

JOURNAL HELVÉTIQUE  
O U  
**RECUEIL**

DE  
PIECES FUGITIVES DE LITTÉRATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

JUILLET 1764.



NEUCHÂTEL,  
Chez JEAN FREDERIC HUG.

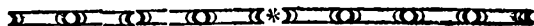
---

MDCCLXIV.





# JOURNAL HELVETIQUE.



JUILLET 1764.



## LETTRE AUX EDITEURS.

Sur I. Cor. XIV. 1.

*Recherchez la Charité. Desirez avec ardeur  
les dons spirituels, mais sur tout celui de  
profétiser.*

M E S S I E U R S

**L'**ECRITURE Ste est un livre si impor-  
tant & si intéressant pour les Chrétiens,  
qu'il n'y a personne parmi eux qui ne doi-  
ve se croire obligé à rendre publiques ses

observations sur quelque'une de ses paroles, lors que cela pourroit en aplanir quelque difficulté tant soit peu considérable. J'en trouve une, Messieurs qui n'est pas petite au 1er verset du chap. XIV. de la Ire Epitre aux Corinthiens; mais, pour la sentir, il faut se souvenir d'abord, que la distinction des chapitres & des versets n'est point des Ecrivains sacrés; que c'est une invention moderne, très utile, à la vérité, pour citer, indiquer, chercher & trouver les endroits de l'Ecriture qu'on souhaite; mais contre laquelle on doit être en garde pour ne pas s'en laisser séduire, come si chaque chapitre contenoit une matière indépendante des précédens, & même come si chaque verset, dans les livres dogmatiques & moraux, faisoit d'ordinaire une sentence détachée, dont le sens ne dépendit pas de la liaison du discours avec ce qui précède & ce qui suit; idée qui induiroit & qui induit sans doute très souvent en erreur nombre de lecteurs. Cette défiance est d'autant plus nécessaire, qu'on convient généralement, que ceux qui ont fait cette distribution de chapitres & de versets n'y ont même pas toujours aporté tout le sens & le discernement requis; & c'est entr'autres ce que l'excellente nouvelle version du Nouveau

Testament de Genève démontre évidemment, par la sage transposition qu'on y a faite en divers endroits de quelques premiers versets d'un chapitre dans le chapitre précédent. Il faut se souvenir de plus, que les Ecrivains sacrés ont écrit, non seulement de suite, mais même sans aucune ponctuation, come il paroît par les plus anciens Manuscrits du N. T. qui n'en ont aucune; & que dès là lors qu'une ponctuation différente de l'ordinaire formeroit un sens plus clair, plus naturel & plus lié avec le but de l'Ecrivain sacré & le contexte du discours, la ponctuation ordinaire ne doit point imposer, & qu'on est très en droit d'y en substituer une autre.

Ces deux principes posés, je viens à l'examen de ce 1er verset du chap. XIV. de la Ire Epitre aux Corinthiens, qui est ainsi énoncé dans nos Bibles: *Recherchez la Charité. Désirez avec ardeur les dons spirituels, mais sur tout celui de profétiser.*

Ce verset ainsi énoncé, mais lu de suite avec les deux chapitres qui précèdent & avec tout le contenu de celui-ci, présentent ST. PAUL en contradiction avec lui-même, d'une manière si sensible, qu'à peine l'écrivain le plus lourd en pourroit-

il être capable. Sur la fin du chap. XII. ST. PAUL exhorte les Corinthiens à *desirer avec ardeur les dons les plus utiles* ; sur quoi il ajoute qu'il va leur montrer tout ce qu'il y a de plus excellent. Puis dans le chap. XIII. il fait le plus magnifique éloge de la Charité, c'est à dire, de l'amour du prochain, de cet amour universel que nous devons à tous les hommes sans exception, au point qu'il la préfère, hautement & sans comparaison, au don de parler toutes les langues (\*) des hommes ☩

---

(\*) Je dis, *langue*, & non *langage*, comme s'énoncent la plupart des versions, 1° parce que c'est le sens propre du mot grec, & qu'en françois ces deux mots ne sont nullement synonymes, & qu'ils expriment des choses très différentes, comme chacun doit le sentir; mais si l'on veut que j'en donne une preuve, que dirait-on de cette manière d'énoncer cette parole de notre Apôtre, au v 16 du chap. XIV de cette même Epître: *Je rends grâces à mon Dieu, de ce que je parle plus de langues que vous tous*, au lieu du mot de *langues*, qui est dans toutes les versions. 2° Je dis *langue* & non *langage*, parce que dans tout le contenu des chap. 12 & 14 il est incontestable qu'il s'agit de *langues*, & non de *langage*; aussi, dans ces deux chapitres, vingt fois que ce mot s'y trouve on l'a toujours tendu par le mot de *langue*; nouvelle preuve de la nullité de leur synonymie.

Or

*même des Anges, à supposer que les Anges en aient; au don de prophétie, à la connoissance de tous les mystères & à une science universelle; à la foi, à une foi si vive qu'elle iroit jusqu'à transporter les montagnes; à l'aumone, & quelle aumone? celle qu'on pousseroit jusqu'à distribuer tout son bien pour l'entretien des pauvres; enfin, à un héroïque dévouement au martire, qui seroit courageusement livrer son corps pour être brulé. Non seulement il préfère à tout cela la Charité; mais il déclare que sans elle tout cela ne sert de rien, que l'on n'est rien. Puis, après avoir donné les différens caractères de cette divine Vertu, il conclut ainsi ce chap. XIII. *Maintenant donc ces trois Vertus demeurent, c'est à dire, subsistent & subsisteront dans l'Eglise, la Foi, l'Espérance, & la Charité, mais la plus excellente c'est la Charité. Qui ne seroit donc surpris de voir ST. PAUL ajouter froidement, immédiatement après: Recherchez la Charité? Je dis, froidement; car en éfet, coment ne pas trouver cette**

A 4

---

Or est-il naturel de penser que dans le chapitre 12, placé entre les deux, & qui roule sur le même sujet que le précédent & le suivant, ST. PAUL ait voulu, par ce même mot nous présenter une toute autre idée?

## 8. JOURNAL HELVETIQUE

exhortation bien froide, en comparaison de celle qui suit: *Desirez avec ardeur les dons spirituels*; & quels dons? ces mêmes dons qu'il venoit de rabaisser dans tout le chapitre XIII, au prix de la Charité, & sur l'un desquels il emploie encore tout le chapitre XIV à reprendre les Corinthiens de leur trop d'ardeur pour ce don là, & du ridicule abus qu'ils en faisoient.

Pour enlever donc pleinement ici toute cette contradiction, & ne pas faire dire à ST. PAUL *Oui*, & *Non*, come il s'énonce lui même ailleurs (\*), il n'y a qu'à mettre à l'indicatif le mot *Desirez*, au lieu de le mettre à l'impératif, ce mot en grec étant absolument le même dans ces deux modes: *Vous desirez avec ardeur les dons spirituels*; ou, si l'on aime mieux, il n'y a qu'à ponctuer par interrogation, *Desirez vous avec ardeur les dons spirituels*? Selon l'une & l'autre de ces manières de traduire, les mots *avec ardeur* ne sont qu'un exposé de la disposition des Corinthiens, & nullement une exhortation, ce qui fait ici toute la contradiction. Et ce qui achève de démontrer que ça été là la pensée de l'Apôtre, c'est qu'il l'explique nettement lui même ainsi, au v. 12. *Mais que vous*

---

(\*) 2. Cor. I, 17.



*desirez avec ardeur*, dit-il, *de recevoir des dons spirituels*, cherchez à être remplis de ceux qui servent le plus à l'édification de l'Eglise.

Outre la contradiction que ma manière de traduire ou de ponctuer enlève pleinement, ajoutons, que ST. PAUL connoissoit trop bien le prix des choses, aussi bien que la vanité naturelle de l'homme, & spécialement celle des Corinthiens, qui les rendoit si ardens pour le don des langues, & dont ils faisoient ostentation, come d'un don plus éclatant à des yeux charnels & grossiers, ST. PAUL, dis-je, connoissoit trop bien tout cela, pour vouloir applaudir à ce faux gout, & même le renforcer par une exhortation si formelle; C'est bien assez qu'il y condescende en quelque sorte.

Voici donc coment il me paroît qu'on pourroit traduire ce verset: *Etudiez vous donc à la Charité. Vous desirez avec ardeur les dons miraculeux du Saint Esprit; Desirez plutôt celui de profétiser.* J'ajoute un *donc* au comencement du verset, pour faire sentir que c'est manifestement une conséquence de tout le chapitre précédent, en sorte qu'on ne feroit peut être pas mal de l'y joindre & d'en faire la conclusion. Au mot, *Recherchez*, je substitue, *Etudiez*.

*diez vous à*, où, si l'on préfère la version de Genève, que j'aimerois également, *Travaillez à aquerir*; parce que *rechercher* ne s'emploie que quand il s'agit de choses qui sont hors de nous, come les honeurs, les richesses, les plaisirs, ou, pour m'en tenir à ce qui est énoncé dans ce même verset, quand il s'agiroit de la charité, de l'affection des autres homes envers nous; au lieu qu'il s'agit ici de nôtre charité pour eux, d'une charité, qui doit être en nous & que nous devons travailler à aquerir, & nous étudier à l'y établir & à l'y faire régner. Enfin, je dis, *les dons miraculeux du St. Esprit* 1°. parce que tout le contenu de ces trois chapitres fait voir qu'il ne s'agit que de ceux là : 2°. parce que la Charité est sans doute aussi un don du St. Esprit: 3°. & qui ne coïncide pas avec ce qui précède, parce que la Charité est sans doute aussi un don, une qualité *spirituelle*, & non une qualité extérieure & corporelle, come on seroit presque en droit de l'inferer de nôtre version ordinaire.

Dans tout ce que l'on propose au public, il est toujours bon de pouvoir s'autoriser de quelque suffrage de poids. Je viens donc de consulter la version ou parafase du R. P. DE CARRIERES, pour

voir si je n'y trouverois point dequoy  
 apuier ma critique, estimant que ce seroit  
 en ce cas un très bon apui. Come cette  
 version n'est pas fort conuë parmi nous,  
 on verra sans doute avec plaisir que j'en  
 transcrive ici le verset en question.

„ Recherchez *donc*, dit-il, avec ardeur  
 „ la Charité; *mais* desirez aussi les dons  
 „ spirituels, & sur tout celui de profeti-  
 „ que, qui sert beaucoup plus à l'édification  
 „ que le don des langues.

Le mot *donc*, qu'il ajoute come moi au  
 Texte, fait voir qu'il regarde aussi les  
 premières paroles de ce verset come une  
 conséquence & la conclusion du chapitre  
 précédent. Que s'il traduit les paroles qui  
 suivent par l'impératif & come une ex-  
 hortation, cela vient, sans doute, de ce  
 que traduisant d'après la Vulgate, come  
 font tous les Catholiques, & la plaçant  
 même à côté de sa version, cela l'a empê-  
 ché de s'apercevoir que le texte-grec pou-  
 voit également se rendre par l'indicatif.  
 Mais ce qui prouve qu'il a senti come moi  
 la contradiction dans laquelle la Vulgate  
 elle même & le général des versions font  
 tomber ST. PAUL, c'est d'avoir osé, mal-  
 gré le Grec & malgré la Vulgate, y met-  
 tre un correctif, en transportant les mots  
*avec ardeur*, dans l'exhortation qui con-

cerne la Charité, & ne les remplacer que par un foible *aussi* dans ce qui regarde les dons extraordinaires du St. Esprit. Quant à ce que j'ai observé sur le mot, *recherchez*, & sur ceux-ci, *les dons spirituels*, si la version ne me donne pas de quoi autoriser la mienne, cela n'empêchera pas le lecteur intelligent de juger si mes remarques sont fondées. Je ne dois pas oublier, au reste, de dire, sur le changement que j'ai fait ci dessus au premier verset du chap. 13 de cette Epitre, que le P. DE CARRIERES l'a fait come moi; & come l'avoient déjà fait les célèbres Traducteurs de la version de Berlin.

Voilà, Messieurs les éclaircissemens ou observations que j'ai crû devoir vous envoyer. Je laisse absolument à vôtre judicieux discernement de juger de leur importance, & par conséquent de leur donner place dans vôtre Journal, ou de les supprimer. J'ai l'honneur d'être &c.





## LES SPECULATIONS DU

## PHILOSOPHE.

**L**E Philosophe voit Dieu par tout : S'il contemple le Ciel, il ne peut assigner de bornes à son étendue, ni de termes au nombre d'Astres qui y brillent : Le mouvement invariable qu'ils observent ; la puissance qu'ils ont d'éclairer la Terre & de la vivifier, pour faire végéter ses plantes, sont des sujets qui l'extasient au point, que les termes lui manquent pour l'exprimer.

2°. S'il jette ses regards sur la Terre & sa structure, sur les animaux, les plantes & tout ce qu'elle contient ; il reconnoit que les influences des Êtres célestes sur les terrestres sont des preuves, que les uns & les autres émanent du même Auteur, qui seul conoit la nature & les rapports qu'ils ont les uns avec les autres.

3°. Si de ces spéculations, il passe à des objets qui sont plus à la portée de ses sens, il conoit que ceux-ci sont formés & de nature à recevoir les impressions des Êtres matériels, & que les uns & les autres ont une fin, qui leur est

particulière, qui caractérise l'intelligence & la puissance de leur Auteur.

4°. Si, retiré dans son cabinet, il examine tout ce qui s'y trouve, il voit de même Dieu par tout : Les matières qui composent sa pendule en ont reçu chacune leur être ; l'ingénieuse construction, ainsi que la régularité de son mouvement, prouvent non seulement l'intelligence de l'Horloger qui l'a faite, mais aussi l'intelligence infinie de laquelle elle est émanée : La tapisserie, le miroir, les chaises, & les autres meubles, lui présentent des objets dont les matières sont de même sorties des mains du Créateur, & l'intelligence des Ouvriers procédée aussi de cette Souveraine Intelligence.

5°. S'il se considère lui même, il sent qu'il ne s'est pas donné l'être & qu'il faut de nécessité qu'il l'ait reçu ; car il ne connoit ni son ame, ni son corps, ni ce qui fait leur union ; & s'il fait l'anatomie de son corps, que de merveilles ne s'offrent pas à ses yeux ! Ici est une partie solide construite dans toutes les règles des mécaniques ; là, se meut un liquide, suivant celles de l'Hydrodynamique & il est forcé de présumer, que l'exécution d'une machine hydraulique, telle qu'est le canal Torachique, continuera d'être un Apore aux Hy-

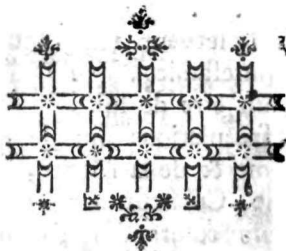
drologues ; mais ce qui met le comble à son admiration, c'est la voie de la propagation des animaux, par les deux sexes, dont l'un est formé de parties relatives à celles de l'autre, aux fins que cet ouvrage admirable puisse s'exécuter. Ici il ne fait quel sexe lui offre le plus de sujets à admirer, puisque chacun lui fait conoitre, que chaque partie par sa construction & par la fin pour laquelle elle est faite doit son être à une intelligence & à une puissance infinie.

6°. Si ensuite, de l'examen du physique des deux sexes, il considère le métaphysique de l'homme & de la femme, c'est à dire les sentimens d'affection qui les transportent l'un pour l'autre, ces considérations lui apprennent qu'ils sont une preuve qu'ils émanent du Créateur ; & que les deux sexes se servent réciproquement de preuves incontestables, que l'un & l'autre a reçu son être de lui.

7°. Les spéculations sur le métaphysique de l'homme & de la femme, lui apprennent que le Créateur a non seulement mis dans leurs cœurs des sentimens d'affection l'un pour l'autre ; mais aussi qu'il leur a donné la raison, pour les régler, & en faire un usage qui fasse les délices & le bonheur de leurs jours. Si donc ils

étoient sourds à la Raïson, à cette voix par laquelle le Créateur leur parle intérieurement, il faut alors que ces sentimens les conduisent dans un abîme de dérèglemens & que pour les éviter, la Raïson soit come un Soleil qui les éclaire sans cesse.

8°. La conjonction des deux sexes, à laquelle est attaché un plaisir auquel l'un & l'autre est si sensible, lui fait conoitre que cet Etre infini possède une troisième Vertu, qui est la Bonté, qui a mis un si puissant attrait à l'œuvre de la reproduction de chaque espèce de créature.







## E X A M E N

*De la Profession de foi du Vicaire Savoyard.*

## QUATRIEME SUITE.

**L'**OBJECTION du Vicaire Savoyard, que je me propose d'examiner actuellement, concerne les Contradictions qu'il attribue à nos Ecrivains Sacrés (\*). *Aux misères inconcevables qui environent le grand Etre, ils ajoutent des contradictions absurdes, dit-il, en parlant des Dogmes particuliers que la Révélation renferme. Et ici je souhaiterois bien d'être plus embarrassé que je ne le suis à prouver, que le Prêtre Savoyard ataque directement nos Sts. Livres. Les paroles suivantes expliquent suffisamment celles que je viens de citer: Avec tout cela, dit-il page 168. ce même Evangile ( de J. C. ) est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la Raison & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre.*

B

---

(\*) EMILE. Tom. III. p m 122.

Ces expressions ne fauroient signifier, ni que le nombre des absurdités contenues dans l'Évangile égale celui des choses excellentes qu'il renferme, & encore moins que le nombre de ces absurdités est de beaucoup inférieur à celui des choses sentées & croyables enseignées dans la Doctrine de J. C. Dans l'un & dans l'autre cas, ces expressions seroient infiniment trop fortes. Le Vicaire Savoyard seroit allé au de-là de son but, en déclarant aussi crûment qu'il le fait, que l'Évangile est *plein* d'absurdités & par cela même il seroit obligé de désavouer solennellement une signification qu'il reconoitroit lui-même être fautive, & qu'on ne peut cependant se dispenser de donner à ses paroles. *Il ne tient pas un rang, où l'on soit dispensé d'être juste. Un Ecclésiastique fait pour apprendre aux autres leur devoir, doit savoir le sien en pareil cas. C'est à lui à le remplir, du moins s'il existe encore.*

Mais peut être qu'il admet dans toute son étendue la signification des termes dont il se sert, & qu'il prétend effectivement que l'Évangile est *plein*, mais plein à la lettre, de choses incroyables & qui répugnent à la Raison. Alors j'avoue qu'il ne peut se croire appelé à la rétractation dont je viens de parler; mais c'est à lui

à voir comment il pourra justifier l'accusation atroce qu'il forme contre l'Évangile.

Je souhaiterois bien qu'il nous eut détaillé ces prétendues contradictions absurdes, qu'il trouve dans les Ecrits du Nouveau Testament; la chose en valoit bien la peine. Il est très facile de dire, cet Auteur est obscur, ses raisonnemens sont abstraits & contradictoires; c'est l'affaire d'un trait de plume; mais il est souvent difficile d'établir la vérité de ce qu'on avance. Tandis qu'on s'en tient à de pareilles généralités, les accusés sont sans doute dispensés d'y répondre: Jamais on n'a crû qu'on fut appelé à prouver une négative.

Mais je ne veux pas ici me servir d'un Droit, que je pourois réclamer. La cause que je défens a ceci d'admirable & de surprenant, que nous avons l'aveu du Vicaire Savoyard, déposant ici contre lui même, & déclarant qu'aucun des articles renfermés dans l'Évangile n'est ni absurde ni contradictoire.

Où sont-elles effectivement ces choses incroyables & contraires à la Raison, qui doivent être dans l'Évangile? Seroient-elles dans le récit que les Évangélistes nous font de la vie & des actions de JESUS-

CHRIST ? Jugeons en pat ces paroles si belles & si décisives du Vicaire Savoyard. *Se peut-il , que celui dont ( l'Évangile ) fait l'histoire ne soit qu'un homme ? ... Quelle douceur ! ... quelle pureté dans ses mœurs ! Quel empire sur ses passions ! ...* Quand PLATON peint son Juste imaginaire , convert de tout l'opprobre du crime & digne de tous les prix de la vertu , il peint trait pour trait J. C... Il n'y a donc aucune absurdité dans une vie si fainte & si admirable. Il n'y en a point non plus dans la mort qui termine une si belle vie : Écoutez toujours nôtre Vicaire. *La mort de SOCRATE , ajoute-t-il un peu plus bas , philosophant tranquillement avec ses amis , est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de JESUS expirant dans les tourmens , injurié , raillé , maudit de tout un Peuple est la plus horrible qu'on puisse craindre. SOCRATE prenant la coupe empoisonée bénit celui qui la présente & qui pleure ; JESUS au milieu d'un supplice affreux , prie pour ses bourreaux acharnés. Oui , si la vie & la mort de SOCRATE sont d'un Sage , la vie & la mort de JESUS sont d'un Dieu. Ces absurdités seroient elles donc dans la Doctrine de J. C. & dans les Vérités qu'il nous a enseignées ? Mais , quelle grace touchante dans ses instructions , suivant l'a-*

veu du Vicaire Savoyard lui même !  
*Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle  
 profonde sagesse dans ses discours ! Quelle  
 présence d'esprit, quelle finesse & quelle jus-  
 tesse dans ses réponses !... Où JESUS avoit-il  
 puisé chez les fieurs cette morale élevée &  
 pure, dont lui seul a donné les leçons & l'ex-  
 emple. Du sein du plus furieux fanatisme,  
 la plus haute sagesse se fit entendre. Quand  
 on tient un pareil langage sur la Doctrine  
 de J. C. on ne doit pas être prêt à dire  
 quelle est pleine de choses contradictoires  
 & contraires à la Raison. Les trouverons  
 nous donc, ces choses, dans les Miracles  
 de J. C. Ne feroient-ils qu'un tissu d'ab-  
 surdités & de contradictions ? Mais alors  
 l'histoire de l'Évangile seroit inventée à  
 plaisir, & se peut-il qu'un livre, à la fois  
 si sublime & si simple, soit l'ouvrage des  
 homes ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on  
 invente & les faits de SOCRATE, dont per-  
 sons ne doute, sont moins attestés que ceux  
 de J. C. Est-ce donc dans les Epîtres des  
 Apôtres que nous découvririons ces ab-  
 surdités ; ( car enfin nous venons de  
 prouver qu'elles ne sont pas dans l'Évan-  
 gile ) ; mais la Doctrine que ces Epîtres  
 renferment ; mais les faits qu'elles sup-  
 sent sont les mêmes que ceux de l'Evan-*

gile; l'un ne peut être exempt d'absurdités, tandis que l'autre en feroit plein. De grace qu'on nous dise donc où elles sont? car pour moi, je me tourne de tous côtés sans pouvoir les découvrir. Et après tout, comment les découvrerois-je? Notre bon Vicaire lui même, instruit dans la Doctrine de J. C. dit bien en général que l'Évangile est rempli de choses incroyables, mais nous venons de prouver qu'il est obligé de convenir en détail, que chacun des articles renfermés dans ce divin Livre n'a rien de contraire à la Raison. Què voulons nous de plus? *Habemus confitentem reum.*

Seroit il bien possible, que notre Prêtre Savoyard ne fut ce que c'est qu'une absurdité & qu'une contradiction? J'avois d'abord de la peine à le croire; mais c'est tout ce que je puis penser de plus favorable sur son compte. Hé bien! il faut tâcher de l'instruire à cet égard, si cet écrit parvient jamais jusques à lui. Un Auteur se contredit lorsqu'il affirme & qu'il nie une même chose en même tems; lorsqu'il assure qu'elle est & que cependant elle n'est pas dans le même instant; lorsqu'il avance des propositions qui se détruisent mutuellement & qui ne peuvent subsister ensemble. S'il fallut des exem-

ples, pour éclaircir ces idées, je ne serai point embarrassé d'en trouver. En voici: Un Auteur se contredit, (\*) lorsqu'il rejette tous les livres come inutiles, parce que Dieu ne sauroit parler assez clairement, & qu'il reconoit cependant que la majesté du livre des Ecritures qui vient de Dieu l'éstone, & que la Saintete de l'Evangile parle à son cœur. Un Auteur se contredit lorsqu'il (\*\*) done dans un endroit les plus grands éloges à ces Saints Livres, & qu'il assure un instant après, qu'ils sont PLEINS de choses incroyables, que nul home sensé ne peut ni concevoir, ni admettre. Un Auteur se contredit lorsqu'il prescrit à ceux (†) qui aiment la paix de ne point recourir à des livres, de fermer tous les livres, & qu'il veut qu'on dresse des Statues à l'Auteur d'EMILE à cause de son livre. Un Auteur se contredit, lorsqu'il prétend que c'est un grand bien à faire au Peuple que de leur apprendre à raisonner sur la Religion & qu'il ajoute un

B 4

---

(\*) Voyez Emile Tom: III. 163. & Lett: à M de BRAUMONT Amst: 1763 p: 76. comparé avec Em: Tom: III. p: 165

(\*\*) Emile Tom: III. p: 165-168. comp: avec p: 168. 169.

(†) Lett: à M. de BRAUM: p. 75. & p 127.

instant après ; *n'argumentez pas sur des argumens & ne vous fondez pas sur des discours (\*)*. Comment veut il donc qu'on argumente, si ce n'est avec des argumens, & sur quoi se fonde-t-il dans son EMILE, si ce n'est pas sur des discours ? Un Auteur se contredit lorsqu'il (\*\*) *admire l'Ouvrier céleste dans le détail de son Ouvrage & qu'il lit ce détail presque avec scandale, parce qu'on ne sauroit le développer, sans laisser échaper la plus grande merveille qui est l'harmonie & l'accord du Tout*. Un Auteur se contredit, lorsqu'il se déclare ne vouloir point adorer un Dieu de ténèbres, & qu'il reconnoit en même tems que moins il conçoit l'essence infinie & plus il l'adore. Un Auteur se contredit, lorsqu'il veut que chacun reste dans la Religion où il est né, sans traiter trop légèrement d'Imposteurs les fondateurs des Religions & qu'il fait imprimer ces paroles hardies & surprenantes ; nous avons trois principales Religions en Europe.... Celle qui n'admet qu'une Révélation est la plus ancienne & paroît la plus sûre ; celle qui en admet trois est la plus moderne & paroît la plus conséquente ; celle qui en admet deux

(\*) Ibid : 74. & p : 75.

(\*\*) Em : Tom : III. p : 50 & suivantes



Et rejette la troisième, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle; l'inconséquence saute aux yeux. Ah! sans doute que l'inconséquence saute aux yeux; mais les miens la voient dans ce langage, où tout annonce, pour le moins, le doute sur les principales Religions de l'Europe, comparé avec celui-ci: Fuyez ceux... qui sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines Et dont le Scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif Et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut pas troubler les âmes paisibles, ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre Et qui les inquiètent sans les éclairer.

Je ne crois pas que le Vicaire Savoyard & l'Editeur de sa Confession de Foi soient en droit de se plaindre de ce que je relève ici quelques unes de leurs contradictions. Quoi donc! Je serois obligé de garder un silence respectueux sur une foule de propositions qu'ils avancent & qui se détruisent évidemment les unes les autres, & ils pourroient n'observer aucune mesure avec nos Ecrivains sacrés, & les acuser, contre toute vérité, de remplir leurs écrits de choses incroyables Et

contradictoires ! A la simple idée de la condamnation de son EMILE, M. R. s'enflame, *Tout son sang s'allume, des larmes d'indignation coulent de ses yeux, & il s'écrie, Prêtres du Dieu de paix, vous lui rendrez compte un jour, n'en doutez pas, de l'usage que vous osez faire de sa Maison* : Et nous, à la lecture des odieuses imputations qu'on fait à la Doctrine de nôtre Sauveur & de nôtre divin Maître, nous pourrions rester dans une lâche indifférence & nous devrions respecter jusques aux contradictions de ceux qui l'ataquent. Hé ! Depuis quand est ce donc que le mensonge a des droits, qui sont refusés à la vérité ?

Je dois les plaindre de leur égarement, mais je ne puis y conniver par un silence prévaricateur. Au lieu de *larmes d'indignation*, j'en verse de commisération à l'ouïe des acufations qu'ils forment contre l'Évangile ; mais je me crois appelé à en détruire les pernicieux effets. Il me semble que je dois anéantir la confiance que leur franchise & leur candeur leur attire, & que l'amour de la Vérité m'engage à découvrir les contradictions cachées sous les prestiges de leur stile enchanteur, pour arracher ainsi le bandeau fatal, qu'ils ont en quelque façon attaché sur les yeux de

leurs Lecteurs. Et coment pourions nous croire que des perſones, qui ſe contredifent très ſouvent, acufent de contradiction, avec quelque aparence de vérité, l'Evangile? Ou elles ignorent ce que c'eſt qu'une contradiction, & alors leur acufation n'eſt d'aucun poids; ou, ſi elles le ſavent, cette imagination bouillante qui les empêche de voir des contradictions dans leurs écrits, où elles font, a bien pû leur en faire apercevoir dans nos Ecrivains ſacrés, où il n'y en a pas. O EMILE, EMILE, Déſiez vous ( je vous en conjure ) de toutes ces perſones qui n'aperçoivent pas la poutre qu'elles ont dans leur œil & ſe vantent de voir un fêtu dans celui du prochain. Demandez leur du moins qu'elles détaillent ces contradictions prétendues de l'Evangile, & n'oubliez pas de les examiner par vous même. Voilà qui me ſuſſit, je n'en exige pas d'avantage.

Mais ſ'ils daignent entrer dans quelque détail ſur cet article, il eſt bon de les avertir, qu'afin de réuſſir ils doivent néceſſairement prouver ces deux choſes : L'une c'eſt que l'Evangile renferme tel ou tel Dogme, & l'autre que ce Dogme eſt réellement abſurde, contraire à la Râiſon, ou formellement contredit par d'autres en-

droits de nos divines Ecritures. Sans l'une & l'autre de ces deux précautions, on pourroit toujours leur dire, ou que le Dogme qu'ils ataquent n'est point enseigné dans l'Évangile, ou qu'il n'est ni incroyable, ni contradictoire. Il n'y a donc rien que de juste & de raisonnable dans ce que nous exigeons d'eux à cet égard.

Or de ce principe incontestable, je crois pouvoir en tirer quelques conséquences auxquelles je les prie de faire attention. 1. Il leur seroit inutile de nous alléguer come contraires à la Raison, certains Dogmes absurdes & contradictoires, enseignés par quelques Sectes du Christianisme, ou défendus dans les Ecrits de certains Théologiens. Par exemple M. R. somé par M. l'Archevêque de Paris de citer un Dogme de l'Évangile, qui combatit les vérités éternelles, lui objecta celui de la Transubstantiation. Cela étoit très bien vis à vis de M. de BEAUMONT. Le raisonnement de M. R. est très juste & admirablement bien tourné; mais il n'attaque point l'Évangile, parce que la Présence réelle n'y est pas enseignée. Ce n'est point J. C. qui est ici en contradiction avec la Raison; ce sont les partisans de l'Église Romaine. Il ne faut pas attribuer à nos Livres Saints les imaginations &

les rêveries de ceux qui les expliquent. *Il y a loin de l'esprit du Deuteronome à celui du Talmud, & de l'esprit de l'Évangile aux querelles sur la Constitution.*

2. Il seroit encore inutile de nous alléguer certaines expressions impropres, qu'on a malheureusement adoptées & dont les Incrédules se servent pour jeter du ridicule sur la Doctrine de l'Évangile. Je tire cette observation des excellentes Lettres de M. VERNES. Le Vicaire Savoyard nous parle par exemple d'un Dieu né & mort il y a deux mille ans; d'un Dieu traité come un brigand; d'une Vierge Mère de son Créateur & qui enfante Dieu. Ce sont là des expressions qui présentent au premier abord un sens ridicule; mais qu'on me trouve ce sens dans l'Écriture, ou seulement les termes qui le présentent, & je passe condannation. Le Vicaire Savoyard en veut sans doute uniquement ici aux Théologiens peu circonspects, qui se servent de ces expressions: Je ne ferois croire qu'il attribue la première signification qu'elles présentent à nos Auteurs sacrés. S'il ne nous a pas promis la vérité, il nous a du moins promis la bonne foi, & je ne la trouverois pas dans un pareil procédé.

3. Enfin, il ne faut pas qu'on nous at-

lègue les mystères incompréhensibles de l'Évangile, à moins qu'on n'en prouve la contradiction avec les vérités de la lumière naturelle & révélée. Sans doute qu'il y a dans le Nouveau Testament des obscurités, des vérités au dessus de notre compréhension, des idées que nous ne saurions analyser & résoudre clairement dans leurs premiers principes: Mais notre bon Vicaire en doit être moins surpris que tout autre. Ne reconoit-il pas que *des mystères inconcevables environent le grand Etre; que plus il s'efforce de contempler son essence infinie, moins il la conçoit; que sa Raison a beau lui dire Dieu est ainsi; qu'elle a beau le lui prouver; qu'il n'en conçoit pas mieux comment Dieu peut être ainsi?* Et il ne faut pas qu'il dise que l'Évangile doit dissiper ces obscurités, & nous éclaircir les notions confuses que le raisonnement nous en trace; ce seroit une nouvelle contradiction de sa part, puisqu'il dit en tout autant de termes, qu'il ne sauroit tirer aucun Dogme d'une Doctrine positive ( c. à. d. d'une Révélation ) qu'il ne puisse tirer sans elle du bon usage de ses facultés. L'Évangile ne sauroit tout aplanir; il nous parle de l'Être des Êtres; comment est-ce que la sphère bornée de notre Intelligence pouroit embrasser dans

son enceinte celui qui n'a point de bornes. L'Évangile nous éclaire à plusieurs égards & nous découvre des objets que nous n'aurions jamais découverts sans son secours ; mais il y en a d'autres qu'il laisse dans l'ombre , tant parce qu'il nous seroit indifférent qu'ils nous fussent actuellement connus , que parce qu'il seroit inutile que les abîmes de l'Infini fussent ouverts tout autour de nous : Des yeux aussi foibles que les nôtres , n'en sauroient fonder la profondeur.

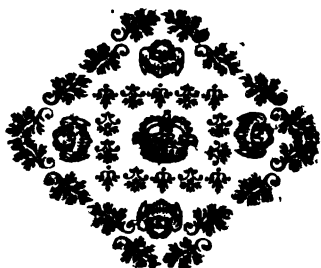
Au reste ces choses incompréhensibles ne sont pas contradictoires ; ces vérités obscures ont un côté lumineux , & celui qui est caché à nos yeux ne répugne point & ne sauroit répugner à la Raison. Il n'y a point de pareille Doctrine dans l'Évangile , & j'ose ici défier de le prouver non seulement le Vicaire Savoyard , s'il existe encore ; mais encore ceux de ses partisans que nous avons parmi nous , mais tous ses admirateurs sans aucune exception. Je veux même leur abrèger ce travail ; je ne demande pas , come ils doivent s'y attendre , qu'ils établissent que l'Évangile est *plein* de Doctrines absurdes & contradictoires ; je passerai condamnation dès le moment qu'ils auront prouvé , qu'un seul Dogme , réellement enseigné dans l'Écri-

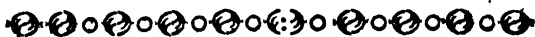
ture, répugne à la Raison & aux vérités éternelles. Ils s'arêteront aussi longtems qu'ils voudront sur cet article; je ne veux pas qu'ils aient la discrétion de rendre ce moment le plus court qu'il sera possible. Je ne crains rien, parce que je ne cherche que la vérité; je suis résolu de me rendre à l'évidence, & je m'y engagerois publiquement, come je le fais, quand même je ne serois pas assuré, come je le suis, qu'elle se trouve du côté de l'Evangile.

C'est par là que je finis cet article. Je n'ai rien à y ajouter jusques à ce qu'on se soit mieux expliqué sur les prétendues absurdités de la Doctrine Evangélique. Tandis qu'on ne les indiquera pas plus clairement, il est impossible d'y répondre plus en détail. Au reste ce que j'ai dit me paroît bien suffisant à cet égard. J'ai prouvé que ceux qui aculent nos Saints Livres de contradiction témoignent, sans s'en apercevoir, qu'ils n'en renferment aucune, & que leur aculation n'est d'ailleurs ici d'aucun poids, puisque la multitude de propositions contradictoires dont leurs écrits fourmillent, prouve qu'ils n'entendent pas la force de ce terme & qu'ils ne sont pas juges compétens sur cette matière,



matière, à moins qu'ils ne prennent une route différente de celle qu'ils ont suivie jusques ici. Je la leur ai même indiquée cette route, & s'ils daignent la prendre, je suis assuré qu'elle les conduira sûrement à la vérité & que leurs yeux défilés ne verront plus dans l'Evangile ces choses incroyables & contradictoires, qu'ils prétendoient y trouver.





## REFLEXIONS

Sur cette Question, proposée dans le Journal de Mai p. 544. *L'amour de la gloire, le desir extrême de faire parler de soi, produit-il plus de bien que de mal; nous porte-t-il à la Vertu, ou nous en éloigne-t-il?*

**S**I les homes sont vertueux, philosophes, justes, humains, éclairés, sans doute que le desir de leur plaire doit nous exciter aux plus belles actions: Si au contraire ils sont injustes, fanatiques, violens, & aveugles, le desir d'en être loué ne pourra nous porter qu'à des excès vicieux. Mais sans examiner ce que sont les homes, recherchons quelles sont les qualités qu'ils admirent; nous verrons que la hardiesse, le génie, l'ambition, le courage, la témérité même, entraînent leurs suffrages; que les difficultés vaincues, les conjurations, les succès brillants, les conquêtes, les ruses de la politique sont les exploits qui les frappent & qu'ils admirent. Nous ne verrons pas que l'innocence

des mœurs, la générosité, la justice, la vérité, la probité rigide excitent leur admiration.

» Il y avoit, dit l'Eclésiaste (\*), une  
 » petite ville avec peu d'habitans, con-  
 » tre laquelle est venu un grand Roi qui  
 » l'a environée, & qui a bâti de grands  
 » forts contre elle; mais il s'y est trouvé  
 » un pauvre home, sage, qui l'a déli-  
 » vrée par sa prudence; & nul ne s'est  
 » souvenu de ce pauvre home: Alors  
 » j'ai dit: La prudence vaut mieux que  
 » la force; cependant la prudence de ce  
 » pauvre home a été négligée & l'on  
 » n'entend pas parler de ses faits. . . .

Ce n'est donc pas, selon le plus sage des Rois, la sagesse & la prudence qui excitent l'admiration & les louanges des homes: Ainsi ce ne sera pas à la vertu que nous portera le desir extrême d'en être applaudis.

Ce que les homes appellent de grandes actions; ce qu'ils admirent avec une espece de culte, ce ne sont souvent que de grands crimes aux yeux de la Raison....

O! Athéniens, s'écrie ALEXANDRE, pour-  
 rez vous jamais croire les grands périls

C 2

---

(\*) Chap. 9. v. 14. 15. 16.

que je cours, pour être loué de vous ? Que faisoit-il donc ? Il dépeuploit le monde ; il conqueroit l'Asie ; il subjugoit les Nations ; il enlevoit aux Rois leurs possessions les plus légitimes & les plus anciennes ; il comettoit toutes sortes d'injustices. Voilà les titres qui devoient lui assurer l'admiration des Siècles à venir ! Il est vrai qu'à ces actions on en peut opposer, qui font honneur à l'humanité, qui caractérisent le véritable héroïsme, qui forcèrent DARIUS à admirer la douceur, & la générosité du vainqueur qui le dépossédoit de ses États. Mais si nous remontons aux principes de ces actions si opposées, nous reconnoissons sans peine, que le meurtrier de CLYTUS ne se proposoit que l'admiration des homes, lorsqu'insolument il traversa le Granique & se disposoit à passer le Gange ; & qu'il n'a cédé qu'aux mouvemens de son cœur & de sa raison, lorsqu'il a usé de la plus grande clémence envers la mère, la femme, & les enfans de l'infortuné DARIUS. Mais c'est l'amour éfrené de la gloire qui, après la conquête de l'Asie, lui fit entreprendre celle des Indes ; puis qu'étant forcé d'abandonner ce projet, il ne craignit pas de s'abaisser à la ruse, pour en imposer à la postérité, & lui doner plus

d'admiration pour ses exploits: Car, il fit faire des armes plus grandes, des manigees pour les chevaux plus hautes, & des mords de bride plus pesans qu'à l'ordinaire, qu'il laissa dans les plaines qu'il abandonna (\*). . . Voilà où conduit le desir extrême des louanges: Tous les moyens semblent permis, pour se les attirer. Je crois, à la vérité, que l'amour de la gloire est moins dangereux dans les particuliers que dans les Princes, parce que ceux-ci ne rencontrent rien, qui s'oppose aux effets de cette passion; que l'affoiblissement total de leurs forces; & parce que les objets, qui peuvent l'exercer, sont si importans qu'ils intéressent les Nations; leur nom est déjà si connu, que, pour l'étendre encore, la guerre est le plus sûr moyen qui s'offre à eux; mais qu'elle soit heureuse ou malheureuse, elle n'en est pas moins un mal réel. Les conquêtes toujours funestes; les grands établissemens toujours ruineux; les changemens dans le gouvernement toujours à craindre; les édifices publics, les monumens superbes; ces spectacles de l'orgueil, qui, pour constater aux Siècles à venir

C 3

---

(\*) PLUTARQUE. Vie d'ALEXANDRE.

L'excessive ambition d'un Roi , causent la ruine & le malheur de ses Sujets , sont les scènes, qui peuvent exercer la passion dominante qu'un Prince aura d'avoir un nom fameux.

Nous n'aurions que trop d'exemples à rapporter du malheur des Peuples, dont le Souverain a été trop avide de gloire; **L'ALEXANDRE** du Nord ne fut-il pas le fléau de ses Sujets. Le desir de la renommée a fait des conquérans; elle a produit des hommes extraordinaires, qui pour se rendre célèbres, ont été les instrumens des malheurs publics; esprits hardis & turbulens, qui ont crû légitime tout ce qui leur a paru glorieux. Mais ce n'est pas à ce motif que nous devons ces Rois, qui, uniquement occupés du bonheur de leurs Sujets, ont moins cherché à étendre leur nom, qu'à le faire adorer par ceux qui le prononçoient: Ils ont eû la justice en vue, & l'ont préférée à un vain desir de gloire: Ils n'ont pas entrepris des guerres, uniquement par l'espoir des succès brillans; mais ils en ont terminées pour assurer la tranquillité de leurs Peuples.

On justifie l'amour de la gloire, par les bons effets qu'on prétend qu'elle produit; mais je trouve que, l'émulation, qu'elle excite, nous porte plutôt à desirer

d'être au dessus des autres, qu'elle ne nous engage à remplir nos devoirs plus exactement qu'eux. Or, si cela est vrai, elle doit produire de bien mauvais effets; car, pour s'élever, les moyens qu'on employe ordinairement, sont presque toujours désavoués par l'humanité. On veut être distingué par les places, par les dignités; quelquefois je l'avoue, par les actions: Mais on préfère toujours celles qui ont de l'éclat, à celles qui seroient réellement bones. L'émulation, j'en conviens, fait briller nos talens; mais elle ne les dirige pas: Et come de grands talens suffisent toujours, pour aquerir de la gloire, lors même qu'ils sont les moins bien employés; il est à craindre que nous ne les tournions souvent au mal. L'émulation nous excite au travail, & nous fait sortir d'une indolence condamnable; mais elle nous jette souvent dans une activité trop dangereuse.

Ce n'est pas le desir de la gloire, qui doit seul nous engager à remplir nos devoirs; puis que souvent, par des circonstances singulières, on est obligé de sacrifier sa propre satisfaction aux obligations de son état. Il faut, pour régler nos actions, quelque chose de plus pur; autre-

ment quel désordre ne s'en suivroit-il pas? On ne feroit pas les bones actions lors qu'elles resteroient ignorées; & l'on se porteroit aux plus mauvaises, lors qu'on ne craindroit pas qu'elles fussent conues. On ne peut se rapeller les étets de cette passion, sans être éfrayé des maux qu'elle a causés. Combien de fois Rome, qui subjugoit le monde, a-t-elle été le jouet des homes avides de la gloire. Sa grandeur n'a souvent servi, qu'à la grandeur d'un particulier; ses forces n'ont souvent été employées, que pour élever un de ses Citoyens; car les homes, qui veulent se faire un nom fameux, sont toujours prêts à sacrifier l'intèrèt général à leur vanité personelle; & les moyens qu'ils emploient, exposent toujours leurs Concitoyens à une ruine totale. Ils ne se proposent jamais ce qui est bon; ils cherchent toujours ce qui est glorieux. Jaloux de la gloire des autres, qu'ils regardent come autant d'afoiblissement à la leur, ils cherchent à les traverser; ou ils hâtent une expédition qui n'est pas encore mûre, de crainte qu'un autre n'ait la gloire de la terminer; & come le succès des événemens dépend toujours du choix du tems, leur précipitation les fait échouer dans des entreprises.



où par la lenteur, on auroit eû un succès certain. Le desir extrême de se faire un grand nom, leur fait hazarder les actions les plus téméraires; ils risquent de tout perdre pour s'élever: Des milliers d'hommes ont souvent été la victime du caprice, ou de l'empressement d'un seul.

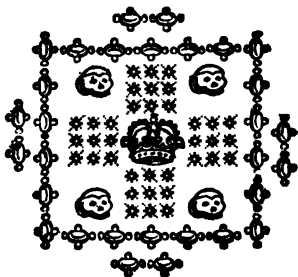
La gloire n'est ni une vertu, ni un mérite; elle est seulement une récompense; Mais come les homes l'acordent rarement à la vertu & à la pratique de nos devoirs, ceux qui desirent de l'obtenir se porteront toujours aux choses extraordinaires, & ils négligeront & mépriseront les simples obligations de leur état. Le crime même usurpe souvent nos hommages; & les actions les plus mauvaises, & les plus nuisibles à la Société sont souvent celles qui nous acquièrent le plus de gloire: Si l'on en doute, qu'on jette les yeux sur CROMWEL, *condanné à une réputation éternelle* (\*).

Avant que de terminer ce discours, je dois m'expliquer sur une Remarque qu'on fait assez ordinairement. Je n'ignore pas qu'on acuse ceux qui méprisent les éloges, d'être indignes de les mériter. Je conviendrai que cette Remarque est généralement assez juste: Aussi mon projet n'a-t-il pas

---

(\*) Essai sur l'home de POPE. Epitre IV.

été de faire des contempteurs de la gloire: Elle est une récompense, que le Sage ne doit pas mépriser, & à laquelle il a droit de prétendre: Mais étant rarement accordée au mérite & à la vertu, elle ne doit pas être l'unique fin qu'il se propose. Enfin, j'ai dit que l'amour de la gloire pourra faire de grands homes; mais ne fera jamais d'honêtes gens; qu'elle produira des actions brillantes; rarement d'utiles & de bones.





## SUR LES SYSTEMES (\*).

**L**E Déluge fut un phénomène très naturel; toutes les eaux étoient au centre du globe; la terre étoit une croute, une enveloppe qui les contenoit : On fait qu'avant cette mémorable époque, l'axe de la terre avoit une position perpendiculaire, sur le plan de l'écliptique, la chaleur étoit toujours également grande; elle étoit si excessive, que malgré l'énorme épaisseur de la voute, qui renfermoit le liquide élément, les feux du Soleil pénétroient jus-

---

(\*) *Note des Éditeurs* Nous espérons que le ton badin, qui règne dans cette Pièce, sur des matières sérieuses & graves, ne choquera cependant aucun des Lecteurs. Il est aisé de s'apercevoir, que l'Auteur est un trop bon Esprit pour avoir voulu jeter le moindre doute sur des vérités aussi respectables pour les Chrétiens, que le sont celles des peines & d'un bonheur avenir. Il paroît qu'il n'a eu d'autre objet, que de railler d'une façon ingénieuse, ces Génies téméraires, qui veulent tout approfondir, qui se perdent en raisonnemens, & qui donnent d'un ton grave & presque come des axiomes, les systèmes de leur imagination sur les choses les plus incompréhensibles.

ques à l'abîme : Les eaux furent donc échauffées, & prodigieusement raréfiées : La voute ne put résister à leurs efforts, *qua data porta ruunt*, & voilà le Déluge de Th. BURNET. Si vous aimez mieux celui de WHISTON, sachez que la terre passa au milieu de la queue d'une Comète; cette queue n'étoit point ignée, elle auroit brûlé notre globe; heureusement elle n'étoit que de l'eau, & la terre ne fut que noyée: Optez entre ces deux célèbres théories; le choix est embarrassant. On doit tant d'égards aux savans d'Angleterre, qu'il n'est pas possible de prendre ce qu'ils nous donent pour des absurdités; comment se refuser à l'autorité de deux Anglois? Le destin de leur Nation est de triompher toujours: Nous sommes forcés d'avouer que les deux Systèmes paroissent aussi vrais l'un que l'autre.

Si j'avois l'audace d'emprunter une Comète, je crois que je pourois aussi faire un Système: Et pourquoi ne l'aurois-je pas? Les Anglois ne nous l'ont pas défendu, à moins que la défense ne soit dans quelque article secret, que j'ignore. Je veux donc imaginer à mon tour, non sur le passé, ou sur le présent; mais je veux me jeter sur l'avenir: Il est plus beau de pénétrer dans l'avenir. Qu'on n'objecte pas

qu'il est impénétrable; je renverrois l'objection à M. de MAUPERTUIS; il est d'un avis contraire, & les Mathématiciens n'avancent rien de douteux.

L'opinion de la fin du monde ne s'accorde point avec l'idée que nous avons de la sagesse de celui qui a fait le Monde: Quelle peut être la raison suffisante de sa destruction? N'est-ce pas un ouvrage assez beau? Ainsi une machine si magnifique, eut été fabriquée pour durer un instant?... mais la Terre est habitée par des coupables... Oui, elle est peuplée de méchans, parmi lesquels sont quelques honêtes gens; mais cette vérité ne conclut point contre le reste de l'Univers; on démolit quelquefois la maison d'un coupable; détruit-on les maisons voisines? La terre périra donc; tout le reste sera conservé.

Pour expliquer clairement ces événemens futurs, j'emprunte une Comète, & je choisis l'humide & maligne Planète, qui arosa si bien la terre lors du Déluge de WISTHON. Toutefois je lui fais grace de sa funeste queue; elle est inutile ici. Au tems marqué elle choquera la terre avec tant de violence, qu'elle la fera voler en éclats vers le centre de son mouvement. L'attraction du Soleil, sur les débris de notre triste habitation, les préci-

pitiera sur le disque de l'astre enflamé, & la terre sera consumée dans ces gouffres de feu.

Je défie qu'on trouve un enfer plus brulant que le Soleil; il n'est pas de raison suffisante pour le mettre ailleurs; la place est assez chaude. Les Philosophes ne permettent point de multiplier les êtres sans nécessité, & quelle nécessité de multiplier les enfers? Quand on en a un, c'est assez. Il est évident qu'on chercheroit en vain un enfer plus convenable: Je dis plus; il est presque évident que le lieu de tourment est déjà dans le Soleil. Les taches qu'on y observe sont, suivant les Astronomes, des croutes, des scories qui interceptent la lumière; mais ils se trompent, & ce n'est pas la première fois: Avec les Lunettes de l'Imagination, Lunettes qui portent plus loin que les Télescopes, on voit sur la surface de cet Astre, non de croutes, des scories, mais des monceaux de criminels, qui nageant sur le globe de feu, empêchent la lumière de parvenir de ces points là jusques à nous.

Diroit-on que des Esprits n'arrêteront point des rayons de lumière? On répondroit, que si l'on ne conçoit pas qu'ils aient cette faculté, on ne comprend pas mieux que le feu puisse agir sur eux, vé-

rité qui cependant est incontestable, de l'aveu de tout le Peuple. D'ailleurs il n'est pas douteux que l'Enfer ne contienne bien des matières opaques : On voit dans nos Eglises mille portraits des prisons infernales ; ils ne sont point faits d'imagination ; on ne mettroit pas des chimères dans un lieu saint. Les Peintres avoient donc de bons mémoires, de bons garans ; je ne fais même si quelques uns de ces tableaux ne sont point des miracles : Or ils nous représentent des chaudières, des grils, des fourches, & tout l'atirail d'une cuisine ; le tout de fer aparemment ; ce fer ne rougit, ni ne fond ; il est très opaque, & bien propre à former des taches.

La Lune n'ayant plus de services à rendre à la Terre, ne tournera plus qu'autour du Soleil ; sa position sera si avantageuse, que le Printems & l'Autonne y seront perpétuellement unis ; elle sera digne d'être le séjour du bonheur, & de la vertu. Ce sera un véritable Elisée ; voilà le Paradis. Pourquoi le placeroit-on ailleurs ? Nous n'avons guères moins de raisons pour le mettre dans la Lune, que pour mettre l'Enfer dans le Soleil.

Oposeroit-on la petitesse de la Lune, & ces grandes montagnes qu'on y découvre d'ici ? Le Paradis il est vrai, ne sera pas

grand; mais come on fait, le nombre de ses heureux habitans doit être petit: Plut à Dieu qu'on put le remplir! A l'égard des montagnes, elles étoient nécessaires pour la beauté, & pour l'ordre; les convenances ne seroient point observées, si tout le monde étoit logé sans distinction de rang; les Rois, les Papes, les Prélats, les Princes, les Magnifiques Seigneurs, & tous ceux qui ont l'ineestimable avantage d'aller au Ciel par le chemin le plus comode, rougiroient d'être confondus avec des Artisans, des Moines, des Payfans, & toute la canaille bienheureuse; il falloit de délicieuses plaines, pour les Saints de condition; il falloit d'agréables montagnes pour la sainte Populace, & tout cela se trouve dans la Lune.

Si, pour établir la solidité de cette opinion, il étoit nécessaire d'apporter une preuve nouvelle, la surprenante découverte de l'ARIOSTE nous la fourniroit. Cet agréable Poëte nous a appris, que tout le bon sens qui se perd sur la terre, s'envole aussi-tôt dans la Lune, où il est soigneusement recueilli, & conservé dans des bouteilles. Or à quoi bon recueillir tout le bon sens, si ce n'est pour le rendre à  
ceux



ceux qui l'auront perdu, quand ils viendront le chercher?

Reste maintenant à déterminer l'usage auquel les autres Planètes seront employées. Pour cela je suppose une chose très probable, c'est que dans les deux Religions suivies par la plus grande partie des humains, le Mahométisme & le Polithéisme, il est un bon nombre d'honnêtes gens; je ne parle pas de ces honnêtes gens sans vertu: Je parle de ceux en qui la vertu & le nom de vertueux se trouvent réunis. Je suppose que ces gens là ne seront point condamnés à d'éternels supplices. Il suffit, pour mon hypothèse, que la droite raison rejette avec horreur l'odieuse opinion, qui donne ces sages infortunés: Cependant, puisqu'on ne veut point qu'ils soient admis dans le même Paradis que nous, il faudra prendre un parti moyen; les Planètes s'offrent ici fort à propos, & elles se présentent dans l'ordre suivant.

On ajugera MARS aux Mahométans; ils ont établi leur Religion par la guerre; MARS leur convient à merveille. Cette Religion est la moins éloignée de la vraie, aussi ne seront-ils pas trop éloignés de la Lune, dont ils seront à portée de recevoir les bénignes influences: Ils mettent

toûjours la figure de la Lune au dessus de leurs Mosquées & de leurs Etendars ; auroient ils prévu leur destination ? On diroit qu'ils rendent des honeurs à la sainte Planète pour en être traités favorablement.

La Planète de JUPITER appartient de droit aux Grecs , aux Romains , & à tous les adorateurs de JUPITER ; ce ne sera pas celle où il y aura la moins bone compagne.

Tous les autres Idolatres en général font plus éloignés de la vérité que SATURNE n'est éloigné de la Lune ; ils méritent bien d'être relégués dans cette planète reculée.

Nous logerons sans difficulté dans les Satellites de JUPITER & de SATURNE , & dans l'Aneau de celui-ci , tous ceux qui n'aurent pas assez vécu pour faire le bien , ou le mal.

Il seroit dur d'envoyer dans le Soleil tous ceux qui se font livrés aux foibleffes de l'amour : Je ne vois que des Eunukes , qui puissent être de cet avis : Tendres & foibles amans , VENUS est vôt're place naturelle.

Dans ce nouvel ordre de choses , tout doit être bon & beau : La diformité seroit trop grande , si les Nègres étoient confondus avec les autres homes , la beauté

exclut ce mélange de noir & de blanc; les Nègres auront dans MERCURE leur établissement à part. Habitation digne de cette noire colonie. Il se présente ici une difficulté considérable; MERCURE & VENUS sont si près du Soleil, que l'excessive chaleur du lieu doit être bien contraire à des êtres humains; mais les Nègres sont acoutumés aux chaleurs de la Zone torride, & les Amans aux feux de l'amour; nous les laisserons là.

Parlons à présent de l'usage des Comètes, car un bon Système, tel que celui-ci, doit rendre raison de tout. Le feu périt fautes de matières propres à l'entretenir: Le Soleil est soumis à cette loi, à moins qu'un miracle n'y déroge: Maintenant on se passe de miracles, je parle des bons; car rien n'est plus commun, & plus facile que les mauvais. Il est un moyen naturel pour conserver les feux du globe enflame; ce sont les Comètes, elles serviront d'aliment à ses feux, en s'y précipitant, quand il sera nécessaire. Je prouverois cela aussi bien que tout le reste; je me borne à faire remarquer que dans tous les tems, les homes ont eû peur des Comètes, sans doute parce qu'un sentiment secret leur fait sentir qu'elles sont des corps destinés à entretenir le feu vengeur.

Toujours aidés par les Lunettes de l'Imagination, nous découvririons aisément ce qui se passe, & se passera dans les Etoiles, dans ces Astres qui donent, dit-on, la lumière & la vie à des mondes si éloignés du nôtre: Mais quel besoin avons nous de savoir ce qui se passe dans ces mondes étrangers ?

Voilà un Système à peu près come les autres; je prouverois sans peine qu'il ne lui manque rien: Il a tout ce dont il a besoin, absolument tout, excepté peut-être un peu de vérité.





P R E F E R E N C E

*Donte à l'ESPRIT sur la BEAUTE.*

**Q**U'EST-CE que la Beauté? Une chimère, un caprice de l'imagination de l'homme, qui s'est avisé de la donner à de certains objets, & d'en priver d'autres. Que les Dames me pardonnent si je dis que la régularité, la délicatesse des traits, le mélange & la vivacité des couleurs, l'éclat, le feu, la douceur des yeux, la majesté, la finesse de la taille sont des rêveries d'Amans & de Poètes; & en éfet n'est-ce pas rêver que de dire, en faisant le portrait d'une femme, que son front est un Trône où les graces sont dans leur gloire, que ses sourcils sont des Arcs de triomphe, que ses cheveux sont des chaînes d'or, dont l'Amour se sert pour atacher les esclaves; que ses yeux sont des Astres, des Soleils, que leurs regards sont des éclairs, que leurs coups sont plus prompts, plus à craindre que ceux du tonnerre, quand ils sont irrités, & que leur douceur se fait sentir aux cœurs les plus indiférens; qu'il

n'est point de glace qu'ils n'échauffent, point de fureur qu'ils n'adouçissent; que ses joues sont un composé de lis & de roses, que l'éclat de leur teint l'emporte sur celui de l'Aurore naissante, sur la blancheur de la neige, & l'émail des prairies; que son nez est le plus parfait ouvrage de la nature, que c'est son chef d'œuvre, qu'elle s'est épuisée en le faisant; que ses lèvres sont deux morceaux de corail façonnés par les Amours; que les mêmes Amours folatrent, voltigent avec les jeux & les ris autour de sa bouche; que ses dents sont deux rangs de perles orientales; que la plus douce odeur, que le plus doux Zéphir est moins doux que son haleine; que sa gorge est un double globe d'ivoire, d'albâtre; qu'on s'égaré, qu'on se perd, qu'on cesse de vivre en la regardant. Je ne finirois pas si je voulois rapporter ici toutes les expressions extravagantes dont ils se servent, pour peindre la beauté de leurs maîtresses, & au bout de tout cela, ils savent si peu ce que c'est que cette beauté, qu'ils sont réduits à dire, que c'est un je ne fais quoi, qui plait, qui charme, qui a une si grande liaison, une si grande sympathie avec l'âme, qu'il l'entraîne & s'en rend maître. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elles sont toutes char-

mantes, toutes parfaites; les blondes ont plus d'éclat; les brunes sont plus piquantes; les grasses n'ont que de l'embonpoint; les maigres sont bien faites; les grandes sont majestueuses; les petites sont un abrégé de toutes les graces. Toutes sortes de figures trouvent leurs partisans: Ce sont autant de VENUS, ou du moins autant d'HELENES. Chacune a son nom de Déesse ou de Nymphé; mais supposons que la beauté soit quelque chose de réel, quel avantage peut-on en tirer? Semblable à une fleur qui brille le matin, & que le Soleil dessèche à midi, la beauté passe comme une ombre; la moindre passion, le moindre chagrin l'altère; une petite fièvre, une légère insomnie la dissipe, l'efface; l'âge la détruit, l'anéantit entièrement; enfin elle est plutôt l'ouvrage de l'Art que de la Nature; il est si rare de trouver une beauté simple, naturelle, qui n'emprunte aucuns ornemens étrangers, qui se doive tout à elle même: Les soins, la parure, la manière de se mettre en sont souvent, pour ne pas dire toujours, tout l'éclat, & un beau visage est une chose fort équivoque. Après tout quel bien a-t-elle fait dans le monde cette beauté dont on fait tant de cas, ou plutôt quels maux n'y

n-t-elle pas causés ? Elle est la source des divisions domestiques, des crimes, des haines, des guerres, des renversemens d'Etats; elle a amoli les Philosophes les plus austères, les Capitaines les plus courageux, & les Conquérans les plus rapides; elle a rendu cruels & vindicatifs les Princes les plus olémens, & elle a fait le malheur de toutes celles qui l'ont possédée. Peut-être me regardera-t-on come un grand diseur d'injures, & qu'on me demandera quel avantage retire l'Esprit de tout ce que je viens de dire: Je vais m'expliquer.

Si l'on entend par le mot d'Esprit, un certain brillant superficiel qui n'a rien de solide, une certaine facilité de parler beaucoup, & de dire peu de choses, de médire délicatement, d'aller à ses fins avec adresse & à coup sûr, de mentir à tous momens par galanterie, & pour soutenir la conversation, si l'on donne ce nom à mille autres talens inutiles ou dangereux; je conviens que la Beauté, dans quelque sens qu'on la prenne, est infiniment plus estimable; mais comment la comparer à cette étendue, à cette profondeur, à ces charmes toujours les mêmes & toujours nouveaux; à ces graces que l'usage, le tems embélit; à ces graces, qui amusent, qui



plaisent, qui satisfont le cœur, qui le remplissent ; à cette finesse, à cette vivacité, à ce sel, à ce gout & à cette solidité, qui sont le vrai caractère de l'esprit. Une femme qui n'est que belle est fière ; toujours pleine d'elle même elle s'abandonne à la vanité ; accoutumée à s'entendre dire des douceurs par ses adorateurs, elle ne songe qu'à s'en attirer de nouvelles, elle se pare, elle s'ajuste, elle minaude & voilà tout ce qu'elle fait faire. Que d'inégalités dans son humeur, que de contretens dans sa conduite, que de manières bizarres, fières, impérieuses, insupportables ? Que de discours ridicules, pour peu qu'elle veuille sortir de sa sphère, & parler d'autre chose que d'ajustemens ? Que de demandes extravagantes, que de réponses froides & hors de propos ! Une belle femme sans esprit est une figure inanimée ; C'est moins encore ; une belle Statue de marbre est toujours belle, toujours agréable, & une femme ne l'est qu'un peu de tems. Mais, me dira-t-on, une femme regarde, sourit, parle, écoute ; il est vrai ; mais si l'esprit n'est l'ame de tout cela, ce sont des mouvemens d'une machine, des ressorts grossiers dont l'artifice saute aux yeux. Par là on voit que la Beauté, pour être aimable, dépend abso-

lument de l'Esprit, & si elle en dépend peut-on désavouer qu'il l'emporte sur elle?

Je dis plus, une belle femme ne plaît ordinairement qu'à un petit nombre de personnes, qui ont des prétentions sur son cœur; mais un homme indifférent, ou engagé ailleurs, s'il la trouve dans une compagnie, ne s'amusera pas à ne lui parler que de ses yeux, que de son teint, que de ses dents; & après lui avoir dit ce que la politesse & la bienfiance exigent d'un homme du monde, s'il ne trouve rien en elle qui soutienne, qui anime la conversation, il se lassera de parler tout seul, de n'entendre que des oui & des non, & renoncera pour toute sa vie à un commerce aussi ennuyeux, aussi languissant que le sien. Qu'importe à cette femme, me répondra-t-on, l'approbation de cet homme, pourvu qu'elle plaise à ceux à qui elle veut plaire, à ceux qu'elle aime? Est-elle née pour tout le monde? Mais leur plaira-t-elle toujours? Non sans doute, & ceux qui en sont les plus touchés, ceux qui l'adorent aujourd'hui s'en dégouteront bientôt; une absence, une jalousie, un mépris, une froideur, une ombre d'infidélité, un regard, un rien, pour mieux dire, ralentit, dissipe, chasse tout à fait l'amour du cœur le plus ent-

pressé; & l'on n'attend pas toujours la possession pour cesser d'aimer. Quel mari après deux ou trois ans de mariage aime sa femme avec l'empressement & l'ardeur dont il l'aimoit, lorsqu'elle n'étoit que sa maitresse? L'himen nous ôte le bandeau que l'amour avoit mis sur nos yeux; notre aveuglement & notre prévention cessent; tous les défauts se font voir à nous dans toute leur étendue; ils s'augmentent, ils grossissent à mesure que la beauté s'éface; peut-on alors se plaindre de l'inconstance de notre cœur? Ce n'est point lui qui change, c'est ce qu'il aimoit qui est changé, qui n'est plus. Un homme qui ne s'est arrêté qu'aux charmes extérieurs, qui les a regardés come son souverain bien, peut-il s'acoutumer à un corps décharné, à des joues creuses, desséchées, à des yeux éteints, enfoncés? Qu'est-ce alors qu'une femme qui a été belle? Qu'en reste-t-il? Quelle ressource trouve-t-elle à ses pertes, à sa destruction?

L'Esprit n'est point sujet à tous ces revers; il est de tous les âges, de toutes les saisons; participant à la nature de notre ame, il est immortel come elle. Bien différent de la Beauté, qui ne brille que quelques années, le tems le perfectione. Une petite fille réjouit par la vivacité de ses

faillies , & par la justesse de ses reparties, nous l'écoutons même quelquefois avec étonnement : Une jeune personne spirituelle est le charme de la Société ; on la souhaite partout, jamais elle n'ennuie & n'est jamais ennuiée. On l'écoute avec plaisir, parce qu'elle ne dit rien que d'agréable, que de solide ; on lui parle avec plaisir , parce que notre vanité trouve son compte avec elle ; nous aimons naturellement à paroître avoir de l'esprit, & le sien nous en inspire. Dans un âge plus avancé, nous nous en faisons une amie solide. Quel bonheur pour un homme revenu des erreurs & de l'emportement de sa jeunesse, de trouver dans sa femme de la sagesse, du raisonnement ! Quelle satisfaction de pouvoir la consulter lorsqu'il a besoin de conseil ! Quelle douceur pour lui de trouver dans son esprit de la consolation, dans ses disgraces, dans ses maux ; de pouvoir s'entretenir avec elle de choses sérieuses & raisonnables & de la trouver toujours prête à l'écouter & à lui répondre ? Enfin s'il est vrai qu'une femme accomplie doive joindre aux bones qualités de son sexe, celle du nôtre ; je dis qu'une femme belle, sans esprit, est peu de chose ; qu'une femme spirituelle sans beauté est supportable, aimable même ; & qu'une femme belle & spirituelle est parfaite.



## L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

## TREIZIÈME LETTRE.

**J**E me propose, ma chère Amie, de vous entretenir d'une noce de village, dont ma Tante a fait les fraix. Il s'agissoit de la fille de son Procureur fiscal, qu'elle a tenue sur les fonds de batême & qui vient d'épouser le Fils unique d'un de ses Fermiers.

Il fut décidé, huit jours avant cette cérémonie, où nous devons assister, que toute la Société s'habilleroit à la paysane, c'est à dire les femmes en corcets & cottillons de tafetas blanc, bordés de rubans bleux, avec un tablier de mouffeline; & les homes en sarots de gros de tour. Nous allames chercher la jeune fiancée pour la conduire au Temple de l'Himen, où nous entendimes le vœu de fidélité qu'elle fit a son mari, & dont elle perdit bientôt le souvenir, come je ne tarderai pas à vous le prouver par une scène, qui faillit à mettre le divorce dans ce nouveau ména-

ge : En attendant, aprenez qu'elle est assez gentille, pour exciter les desirs d'un Chevalier de Malthe, & que mon Cousin, qui lui servoit d'Ecuyer, abusa des privilèges de son emploi.

Cette nombreuse noce, précédée de plusieurs Ménétriers, qui se disputoient la gloire de faire jurer leur violons sous l'archet, se rendit en sortant de l'Eglise sur la terrasse du Château, qui étoit garnie d'une table de quatre vingt couverts, où tout le monde se plaça, selon l'ordre que ma Tante eut soin de faire observer. Ce fut pendant ce repas ; où le Chevalier n'avoit pas négligé de se mettre à côté de la mariée, qu'il employa toute sa rhétorique pour lui tourner la tête, & cette jolie Payzane fut d'autant plus facile à séduire, qu'elle ne se soucie point du rustre, qu'on vient de lui faire épouser, & qui est en éfet assez défagréable. Enfin après avoir consacré quatre heures ; à ce somptueux festin ; nous passames dans une grande salle, où la Mariée comença le bal, avec mon Cousin, & sans me piquer d'être fine, je m'aperçus qu'il re-gnoit entre eux une sorte d'intelligence, qui ne me parut pas de bon augure pour le nouvel Epoux, avec lequel j'eus l'honneur de couler un menuet, come dit fort

élégamment nôtre Ami VADE', dans sa chanson des Porcherons.

J'avois oublié de vous dire, que mon aimable ROSBIF, dont je ne vous ai pas parlé depuis un Siècle, étoit de cette fête, où son habit galonné faisoit un merveilleux éfet, car la crainte de la dépense l'avoit empêché d'être de nôtre mascarade, malgré mes vives sollicitations. Il vint me trouver à une fenêtre, où je prenois le frais, pour me dire avec un sérieux qui faillit à me faire éclater de rire, que j'aurois bien mieux fait de garder l'argent que me coutoit cette folie, pour en acheter une jolie robe d'indienne, quand je serois sa femme; qu'il espéroit que cette réflexion me préserveroit désormais d'imaginer des sottises, qui ne quadroient nullement avec la bone conduite; qu'au surplus il lui tarδοit de me voir en possession des vingt mille livres de rente, dont ma Tante l'avoit assuré que je jouirois à la fin de mes affaires, parce qu'il n'atendoit que ce favorable événement, pour s'unir avec moi, & qu'il me promettoit, malgré le peu de gout qu'il avoit pour la dépense, de rendre nôtre noce aussi célèbre, que celle où nous étions; qu'il trouveroit bien le moyen de réparer par son œconomie le superflus qu'il étoit résolu de sacrifier dans

cette circonstance. Ensuite il me parla de l'empressement du Comte de VOLVIRE à me faire sa cour, en m'assurant cependant, qu'il n'en étoit pas jaloux, parce qu'il me croyoit trop raisonnable pour avoir des vues sur un Seigneur de cette distinction, qui ne me contoit fleurettes que pour s'amuser; mais qu'il espéroit qu'après notre mariage, je ne souffrirois plus ses assiduités, qui pour lors lui deviendroient infiniment à charge, tant par la dépense que ses visites occasioneroient, que par le ridicule qu'elles lui donneroient dans l'esprit de ses voisins. Je le rassurai promptement sur une inquiétude, que j'affectai de trouver aussi juste que naturelle. Une Dame, qui vint le prendre pour danser, m'en débarassa tout à fait, puis qu'il n'osa pas m'approcher du reste de la journée, par l'appréhension de déplaire à M. de VOLVIRE, qu'il craint presque autant que la mort.

Le Comte, à qui j'avois fait signe de ne pas interrompre ce tête à tête, fut dédomagé de sa complaisance par le récit que je lui fis de cette conversation comique; je crus qu'il en étouferoit de rire, ainsi que ma Tante, qui voulut savoir le motif de ces ris immoderes, & qui finit par nous



nous promettre qu'elle tireroit parti de ce singulier entretien, pour désespérer dans peu de jours cet original sans copie; en effet elle s'aquita scrupuleusement de sa parole come vous le verrez dans la suite.

Les lumières de cinquante bougies avoient déjà remplacé les rayons du Soleil, & nos vilageois ne paroissoient occupés que du plaisir de se trémousser au son de leurs instrumens champêtres, lorsque tout d'un coup il s'éleva une rumeur entre eux. Elle devint bientôt générale par les plaintes amères du marié sur l'éclipse de sa femme, qu'il cherchoit vainement depuis une heure, & qui selon son rapport étoit disparue de concert avec M. le Chevalier de FOLVILLE, dont l'absence ne pouvoit qu'autoriser ses soupçons. Les esprits començoient vivement à s'échauffer, quand le Comte de VOLVIRE, pour arêter l'émeute, assura que Melle de MARSILLI, qui par bonheur n'étoit pas dans l'assemblée, avoit acompagné cette jeune femme, pour lui faire voir les appartemens du Château, & particulièrement le boudoir de ma Tante, où il étoit certain de les trouver. Ce discours soutenu d'une noble fierté, ayant fait l'impression qu'il en espéroit, il sortit en jurant qu'il

feroit févèrement punir l'Auteur de cette révolte , afin qu'il sentit que sa fote jalousie n'auroit jamais dû lui faire oublier le respect qu'il devoit à ses maitres. Tous ces rustres restèrent dans la plus profonde consternation , jusqu'au moment de son retour , qu'ils atendirent en tremblant. Il reparut un quart d'heure après avec sa Cousine & la jeune mariée , qui vint se jeter aux pieds de sa Maraine , pour la conjurer d'ordonner , qu'elle retournat chez son Père , parce qu'elle aimeroit mieux mourir , que de vivre avec un home , qui sur une idée chimérique avoit été capable de vouloir la deshonerer ; les lamentations dont elle étourdissoit Mad. de FRANQUEVILLE furent arêtées par l'arrivée du Chevalier , qui parut à la tête de six domestiques , bien armés , avec lesquels il arêta nôtre jaloux rustique , qu'il fit conduire en prison , sans avoir égard au déluge de ses larmes , dont personne ne fut atendri. Il est vrai que ce coquin méritoit ce châtiment , puis que sans M. de VOLVIRE , nous aurions été exposés à toute la fureur qu'il s'éforçoit d'inspirer à ses compatriotes , afin de venger son honneur outragé ; vous sentez bien que le massacre de mon Cousin ne pouvoit manquer d'en être la suite , rien n'étant capa-

ble d'en imposer aux Payfans, quand ils font surmontés par la colere.

Cette catastrophe, qui fit prendre la fuite à mon brave ROSBIF, fut la cloture des amusemens que nous espérons avoir à cette noce, parce que ma Tante, dont l'émotion étoit extrême, congédia sur le champ tous ces rustres, qui reprirent tristement la route de leur chaumière. A l'égard de la mariée, ses parens la reconduisirent chez eux, jusqu'à nouvel ordre.

Je vous apprendrai dans ma première ce qui s'étoit passé entre elle & le Chevalier, pendant leur éclipse & coment le Comte les avoit découverts; mais je vous assurerai dès aprésent, que je ne serai jamais tentée de me trouver à des noces de village, dont il résulte presque toujours des événemens facheux, par la grossiereté de leurs acteurs. Adieu, mon cœur, donnez moi promptement de vos nouvelles & n'oubliez pas de me parler du Marquis de BLICOURT; il me tarde d'apprendre son retour, par le desir que-j'ai de vous savoir au comble de vos vœux.

## QUATORZIEME LETTRE.

**J**E vous ai promis de vous instruire du hazard, qui fit trouver à M. de VOLVIRE l'endroit où la jeune mariée s'étoit sequestrée. Vous saurez qu'en sortant de la salle, sans imaginer la route qu'il devoit tenir pour éfectuer sa promesse, il comença par chercher Melle de MARSILLI, qu'il trouva dans son cabinet de toilette, où elle écrivoit une Lettre; & l'ayant priée de ne pas rentrer sans lui dans l'assemblée, il tourna ses pas vers la chambre du Chevalier dont il trouva la porte fermée. Ayant approché son oreille de la serrure, il entendit un bruit qui ne lui laissa pas douter qu'il n'y fut. Voulant s'en affurer, il entra dans son appartement, qu'une simple cloison sépare de celui en question, & profitant d'un trou qui s'y trouve, il vit la nouvelle mariée dans les bras de cet Etourdi, qui avoit laissé bruler une bougie sur sa table. Alors il dit au Chevalier de venir promptement le rejoindre, avec sa nimphe potagère, dont l'éfroi ne fut pas léger quand elle entendit la voix du Comte. Ce couple libertin s'étant rendu chez lui, il leur aprit ce qui ve-

noit d'arriver dans l'assemblée, & de quelle façon il s'y étoit pris pour arrêter les suites de la fermentation, que les plaintes du nouveau marié avoient opérée dans tous les esprits rustiques, qui s'étoient oubliés jusqu'au point de jurer, qu'ils vengeroient l'outrage de leur compatriote. Ensuite il leur dit, qu'il faloit aller trouver Melle de MARSILLI, qui les atendoit, parce qu'en rentrant dans la salle avec elle, cela détruiroit les soupçons que leur absence avoit autorisés & feroit taxer d'impostures chimériques les idées trop réelles du désastreux marié, dont le Chevalier résolut de punir l'insolence, tandis que sa chaste épouse projettoit de solliciter vivement son divorce, pour donner plus de force aux aparences d'une sagesse qu'elle venoit d'oublier. Vous savez qu'elle eut la hardiesse d'exécuter son dessein, sous les dehors trompeurs d'une affliction naïve, dont ma Tante est encore la dupe. Vous conviendrez que c'est pousser l'éfronterie jusqu'au suprême degré; je vous avoue que je n'aurois pas crû qu'une jeune Paysane, sans expérience, fut capable d'une dissimulation digne des femmes de cour: En vérité c'est dommage que son état ne lui permette pas d'aspirer au tabouret.

Le lendemain de cette scène, Mad. de FRANQUEVILLE fut interrompue par une députation des plus notables du village, à la tête desquels notre Vestale vint demander généreusement la grace de son Mari, qui lui fut accordée moyennant une rétractation authentique, à laquelle ma Tante le condanna, pour réparer publiquement le tort qu'il avoit fait à la réputation de sa femme. Ce pauvre benet ayant comparu devant son Juge, qui lui prononça sa sentence, nous eumes la comédie de le voir aux genoux de son infidèle, qui reçut ses pardons avec une air de simplicité, capable d'en imposer aux plus clairs voyans. Mais passons à un autre article.

Vous vous rappelez sans doute que ma Tante avoit résolu de se divertir aux dépens de ROSBIE. Pour cet effet, elle lui fit dire il y a trois jours de se rendre chez elle le lendemain, parce qu'elle avoit une affaire très intéressante à lui communiquer. Il vint dès les 7 heures du matin; ma Tante lui dit, qu'ayant toujours eu pour lui des sentimens distingués; elle croiroit que ce seroit y manquer, si connoissant le projet d'établissement dont il honoroit sa Nièce, elle lui laissoit ignorer la demande que M. de VOLVIRE en avoit fait la veille; qu'il n'atendoit que

fa réponse pour ordonner les préparatifs de ce mariage, mais que n'ayant rien voulu conclure avec le Comte, sans savoir auparavant ses dernières intentions, elle s'étoit servie d'un prétexte plausible, pour lui laisser la liberté de se consulter: Qu'elle lui promettoit, que si son amour l'emportoit sur l'intérêt, & qu'il put se résoudre à m'épouser sans savoir le bien que j'aurois, elle ne balanceroit point à lui donner la préférence; mais qu'il falloit se déterminer sur le champ, parce que ce même jour elle devoit rendre une réponse positive à M. de VOLVIRE, dont le rang & la fortune méritoient des égards.

La Comtesse eut à peine terminé ce discours, que mon vilain ROSBIF, dont l'avarice se désignoit par sa consternation, lui répondit, en poussant un profond soupir, qu'il ne pouvoit profiter de sa bonne volonté, que sous la condition qu'elle se porteroit caution dans le contrat de mariage du capital des vingt mille livres de rente, que Melle sa Nièce devoit avoir à la fin de ses affaires; mais que sans cet article, qui lui paroissoit très essentiel, il n'étoit pas possible qu'il hazardat de s'exposer à se ruiner, pour acheter peut-être une charge de repentir; qu'au surplus M.

le Comte, qu'il n'auroit jamais été capable de cette extravagance, étoit plus en état d'être dupé que lui, dont le petit revenu ne se soutenoit que par sa grande économie; & qu'enfin il n'étoit pas d'humeur de sacrifier le produit de ses travaux aux beaux yeux d'une femelle, dont il fauroit parfaitement bien se passer; de sorte qu'après avoir remercié Mad. de FRANQUEVILLE de ses bontés, il sortit en lui jurant qu'il alloit travailler à détruire l'impression que j'avois faite sur son cœur.

Vous vous imaginerez facilement l'excès de nos ris, quand la Comtesse nous détailla cette plaisante conversation. Je souhaite quelle vous amuse autant quelle nous a divertis.

Voici présentement une demi douzaine de vers, que M. de VOLVIRE fit hier, sur les objets célestes qu'il faudroit imiter, selon lui, pour me peindre au naturel; j'ai crû qu'ils étoient dignes de votre attention, c'est pourquoi je vous les envoie.

Si de peindre JULIE on formoit le dessein,  
 Pour ses yeux on prendroit le brillant d'une étoile;  
 L'Aurore lui verroit les couleurs de son teint,  
 Et Zéphir voltigeant tendrement sur son sein  
 Par un soufle amoureux écarteroit le voile  
 Qu'en dépit du desir la sagesse auroit peint.

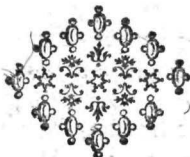


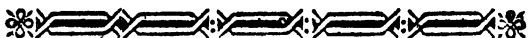
Cette idée, qui ne pouvoit que me flater infiniment par la tendresse que m'inspire son Auteur, m'a donné la faculté d'y répondre en stile marotique, sur les mêmes rimes; jugez donc de mes nouvelles productions, que je suis défolée de ne pouvoir confier qu'à vous :

De me peindre, TRACIS, laissez là le dessein;  
 Point ne faut pour mes yeux le brillant de l'étoile;  
 A l'Aurore, n'ôtez les couleurs de son teint;  
 Gardez vous d'appeler le Zéphir sur mon sein:  
 Mieux vous saurez un jour en écartant le voile  
 Profiter des attraits que le desir vous peint

Vous conviendrez qu'il est cruel de sacrifier à la bienfaisance, le plaisir que j'aurois de faire conoitre mes talens; j'avoue naturellement que mon cœur en murmure: En éfet, est il rien de plus dur que la contrainte où le préjugé nous condanne, & coment peut-on se plaindre de la dissimulation des femmes, tandis qu'on la leur inspire dès le berceau! Ha! CAMILLE, qu'il seroit flateur de pouvoir dire naïvement ce que l'on pense! Cette heureuse sincérité, dont l'âge d'or tire son lustre, vaudroit beaucoup mieux que la fausseté qui préside à toutes les actions des homes,

par l'habitude qu'ils en ont contractée dans le cours de leur éducation; aussi, pour calmer l'impatience que cet usage m'inspire, je vais vous souhaiter le bon soir, & m'endormir en vous réitérant une tendresse inviolable.





## AUX EDITEURS.

*A l'occasion d'une Lettre à M. l'Evêque d'Alais.*

M E S S I E U R S

**J**E vous envoie pour l'insérer dans votre Journal, une pièce qui a fait quelque bruit en Languedoc. C'est une Lettre prétendue de M. PAUL RABAUT, Ministre de l'Eglise Réformée de Nîmes, à M. l'Evêque d'Alais. Une plume mal habile l'a tracée pour venger les Jésuites que le Prélat avoit relancés dans son Instruction Pastorale, & pour essaier de rendre ridicule aux yeux du public, un Evêque qui les avoit choqués. Quelques personnes en ont été les dupes, par la raison qu'on ne se doute point des apas les plus grossiers. Elles ont crû que M. RABAUT étoit l'Auteur de la lettre: C'est pour elles que ce Ministre s'est vu obligé de donner la déclaration que je vous envoie; c'est pour elles encore que je vous prie, come ami de M. PAUL, de vouloir bien l'insérer dans votre Journal. Il a du débit en Province; on pourra lire cette

déclaration & se détromper. Voilà, MESSIEURS, pour le bonheur de l'humanité, les armes qui restent aux Jésuites. Ces bons Pères, qui persécutèrent autrefois les Disciples de JANSENIUS, dictèrent des Bulles, renversèrent Port Royal, & firent trembler, dit-on, les Monarques sur leur Trône, s'amusent aujourd'hui à grifoner des Apels à la Raison, & des Epitres à l'Evêque d'Alais. Tant qu'ils se contenteront de barbouiller du papier, ils feront pitié sans doute, mais ils ne seront pas fort redoutables; & tout compté, il vaut mieux voir couler des flots d'encre, que des flots de sang. J'espère que M. PAUL RABAUT ne me saura pas mauvais gré d'avoir fait imprimer cette pièce. Le public sera surpris qu'on ait osé attribuer à un grave Pasteur une lettre puérilement ironique, & plus encore qu'il se soit trouvé des personnes qui aient crû qu'elle étoit de lui.

J'ai l'honneur d'être &c.

GENÈVE.

S.

## LETTRE

De PAUL RABAUT à l'Evêque d'Alais.

**P**ARMI les complimens que vous recevez au sujet de votre première Instruc-

tion Pastorale, daignez distinguer les miens par leur sincérité. Elle a causé une joie incroyable au Désert où j'en ai fait la lecture. J'en suis d'autant plus satisfait, qu'elle est extrêmement conforme à tout ce que j'ai prêché jusques ici devant nos confrères contre ces Jésuites, qui sont la cause de nos maux. Nous étions surpris qu'un Prélat aussi édifiant par la probité de ses mœurs, que distingué par l'étendue de son érudition, employât dans le Ministère de tels corrupteurs de la doctrine & de la Morale: Mais vous déclarez dans votre ouvrage Pastoral, que vous vous en repentez; ce repentir mérite nos éloges: Ce changement, qui ne peut être que l'ouvrage de la droite du Très-Haut, vous attire de plus en plus notre confiance. Dès votre arrivée dans les Sévénes nous prévisions que vous feriez pour nous un Ange de paix, & que vous déclareriez la guerre à ces implacables ennemis, qui viennent d'être frappés & dispersés: Nous regardames la suppression du Bréviaire de Rome dans votre Diocèse ( dont vous avez bien raison de vous vanter dans votre Instruction ) comme l'aurore des beaux jours que nous promettoit votre zèle éclairé, & votre puissant crédit. Plusieurs personnes eurent beau publier que le motif

de cette suppression étoit la brièveté de celui que vous aviez introduit ; mais une Dame de vos amies nous a assuré que votre principale raison avoit été de ne vouloir avoir affaire avec l'Evêque de Rome que le moins que vous pourriez. Continuez, Mgr ; votre Grandeur s'est ouverte la véritable route à l'immortalité ; & plutôt à Dieu, que votre ouvrage si Chrétien eût paru plutôt ! Quel dommage que le grand soin que vous prenez des affaires publiques, dont vous vous plaignez, vous ait empêché depuis près de quinze ans de travailler pour l'instruction du Clergé de France ! Dès-lors les Cardinaux, les Archevêques, & Evêques consultés par le Roi sur le sort des Jésuites, n'auroient pas osé représenter à S. Maj. que ces Religieux méritoient au moins de vivre. Encore une fois, Mgr, continuez ; vous n'avez plus rien à craindre ; vos ennemis & les nôtres disent en vain que vous auriez dû redouter la funeste fin de l'Ane de la Fable, qui eût l'audace d'insulter le Lion dans sa vieillesse. Nous admirons, Mgr, cette rare prudence, qui pour attaquer nos ennemis communs vous a fait choisir l'heureux moment qui les a terrassés. Jouissez de votre triomphe, publiez votre victoire : Ces fameux perturbateurs n'ont

que trop longtems retenu vôte plume captive. Et que vous importe que les Partisans de cette sus-dite Société prétendant ?

1<sup>o</sup>. Que vôte Instruction ne roule que sur un Sophisme, par lequel vous concluez que l'Universalité des Jésuites enseigne la Doctrine dont vous les accusez, parce que quelques particuliers d'entr'eux ( quoiqu'en petit nombre ) s'en sont rendus coupables.

2<sup>o</sup>. Que vôte Instruction renouvelle plusieurs erreurs tant de fois condamnées.

3<sup>o</sup>. Enfin que vôte ouvrage ne peut être précieux que devant les Philosophes de nos jours, qui, come on le dit, ne croient en Dieu que par bénéfice d'Inventaire : Mais que vôte Grandeur ne se décourage pas ; vous aurez toujours pour zélés défenseurs tout ce que nous avons de plus éclairé dans nôtre Comunion : Aussi ne cesserons nous jamais de vous recommander dans nos assemblées aux prières de nos frères, & de demander à Dieu, que cet Esprit saint, cet Esprit de force & de vérité qui vous a inspiré, récompense le mérite de vos vertus, couronne d'une heureuse issue tous vos projets, & vous done la joie éternelle promise à ses prédestinés. Tels sont les vœux de nos fré-

res, qui me chargent de féliciter vôtre Grandeur, & de vous assurer qu'ils ont toujours pour vous le plus profond respect, & la plus parfaite reconnoissance. Ce sont aussi les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

## DECLARATION

*De PAUL RABAUT Ministre du St. Evangile, en désaveu & condamnation d'une Lettre à M. l'Evêque d'Alais, à laquelle on avoit mis son nom.*

**S**I tous ceux qui ont lû, ou qui liront la Lettre dont il s'agit, étoient des personnes équitables & éclairées, la présente Déclaration deviendroit absolument inutile; mais il est des gens crédules, & peu clairvoyans, qui pourroient s'en laisser imposer. Je leur dois, & je me dois à moi-même quelques éclaircissemens qui les mettront à l'abri de la séduction.

Je déclare donc d'abord, que non-seulement je n'ai aucune part à la lettre maligne qui a paru sous mon nom adressée à M. l'Evêque d'Alais, mais de plus, que jamais je n'en ai adressé aucune, ni à ce Prélat, ni à aucun autre.

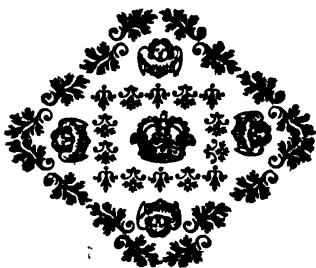


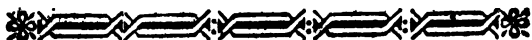
Il est faux que j'aie fait lecture de l'Instruction Pastorale du même Evêque au Désert, & j'en prens à témoins les douze ou quinze mille perſones qui ordinairement viennent entendre mes diſcours.

Il est également faux que j'aie prêché contre les Jéſuites. Jamais je ne les ai désignés en chaire ni directement, ni indirectement. C'est de quoi peuvent rendre témoignage quantité de Catholiques qui m'ont entendu. Les perſones judicieuſes découvriront aiſément, ſi non l'individu qui a compoſé la Lettre, du moins le Corps dont il est membre. On ne ſauroit l'ignorer pour peu qu'on ſoit au fait des diſputes qui agitent depuis longtems l'Egliſe Gallicane. M. l'Evêque d'Alais ne ſe méprendra point, ni ſur la boutique d'où est sortie la Lettre, ni ſur le but de ſon Auteur. Je pourrois en dire d'avantage, mais le vieux Lion n'est pas encore mort, & c'est un animal dangereux. Quoiqu'il ait ſouvent troublé mon repos, & celui de mes ſemblables, je n'ai pas deſſein de l'imiter. Uniquement occupé du ſoin d'inſtruire & d'édifier mon troupeau, je tache de le porter, autant par mon exemple, que par mes diſcours, à l'obſervation de ce précepte du meilleur

des Maîtres. Aimez vos ennemis, bénifiez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous maltraitent & vous persécutent. Quand on est animé de pareils sentimens, on n'écrit point de Lettres ironiques & insultantes.

Fait à Nîmes le 24. Mai 1764.





## EXTRAIT

DE LA JEUNE INDIENNE. *Comédie en un Acte & en vers, par M. de CHAMFORT, représentée pour la première fois le 30. Avril 1764.*

### PERSONAGES.

BETTI

BELTON

MOUWBRAI, Quaker

MYLFORD

*Le Notaire*

*La Scène est à Charlestown, Colonie Angloise de l'Amérique Septentrionale.*

**B**ELTON est un jeune home que le desir imprudent de voyager avoit entraîné. Il avoit quité son Père, établi à Boston, pour s'embarquer. Le Vaisseau sur lequel il étoit avoit fait naufrage ; il avoit été porté sur les bords d'une Isle sauvage, où il étoit prêt à périr. Un Vieillard &

la Fille étoient acourus, lui avoient donné du secours; l'un & l'autre, non contents de lui avoir sauvé la vie par leurs soins, l'avoient nourri de leur chasse, & pourvu à tous ses besoins pendant quatre ans. Au bout de ce terme le Vieillard; Père de la jeune Indienne (BETTI) étoit mort. L'ennui d'une si longue retraite, l'inquiétude de l'avenir, le souvenir de son Père, l'espoir même d'être utile à son tour à la jeune Beauté de qui il avoit reçu tant de bienfaits, tous ces motifs avoient déterminé BELTON à tenter de franchir les mers. Il avoit engagé sa jeune Compagne à partager les risques de cet imprudent projet. Après bien des dangers, dans le plus pressant de tous, ils furent rencontrés par un Vaisseau, qui les reçut à bord & leur sauva la vie. Ce Vaisseau appartenoit à MYLFORD & à son Oncle MOWBRAI. Le Capitaine les avoit amenés à Charlestown, où il y a trois jours qu'ils sont arrivés, lorsque l'action du Drame comence.

MYLFORD, ancien Ami de BELTON, enchanté de son retour, en se félicitant lui même de cet heureux événement, lui reproche l'abatement dans lequel il le voit plongé, & lui en demande la cause. BELTON, après avoir raconté à son Ami ce

qu'on vient de lire, attribue sa tristesse aux remords d'avoir ofensé son Père, d'avoir rempli sa vieillesse d'amertume; il ne pourra soutenir sa vue; cette idée l'acable. MYLFORD le rassure contre ses craintes par la force de l'amitié & même par celle de l'amour. Il retrace à sa mémoire; que la jeune ARABELLE lui avoit été promise autrefois; qu'il paroïssoit l'aimer. BELTON convient qu'on ne peut voir ARABELLE sans éprouver ce sentiment. Mais l'himen d'ARABELLE étoit moins le prix de l'amour, qu'une suite de l'amitié du Père de cette jeune personne avec le sien. Il craint que sa conduite & le tems n'aient détruit ce projet. Le Père d'ARABELLE est l'Oncle de MYLFORD. Celui-ci le peint à son Ami d'un caractère sans façon, d'une vertu sévère, retranchant les complimens, en un mot tel que sont les Quakers. Il lui conseille de le voir, & lui répond presque de l'aveu d'ARABELLE.

BELTON, étant seul, regrette d'avoir enlevé la généreuse & naïve BETTI à ses forêts. Il regrette le bonheur dont il jouissoit en possédant son cœur. Il fait des réflexions sur la pauvreté, & particulièrement sur le mépris qui la suit. L'intérêt même de la tendre BETTI semble lui

faire une nécessité de lui manquer de foi & d'épouser ARABELLE. Il espère que BETTI lui pardonnera, quand elle connaîtra les mœurs & les usages de l'Europe. MOWBRAI, Oncle de MYLFORD & Père d'ARABELLE arrive. Les premiers compliments produisent une Scène comique. Il trouve mauvais que BELTON le salue, qu'il n'ait pas son chapeau sur la tête, ainsi que lui, & qu'il l'appelle *Monsieur*. Il n'est pas deux personnes, dit-il, ainsi il veut qu'on lui parle en singulier, & qu'on le tutoie. BELTON, avec un peu d'embarras, cherche à se prêter à la simplicité des Quakers. Il lui expose ses craintes sur les sentimens d'un Père, dont il s'accuse d'avoir peut être épuisé la patience. Nous ne déroberons pas à nos Lecteurs la belle réponse du Quaker.

Tu ne fais ce que c'est que l'ame paternelle !  
 Dès qu'un enfant revient se ranger sous nôtre aîle,  
 On n'examine plus s'il est coupable ou non ;  
 Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.

Il reproche à ce jeune homme de frémir au mot de misère, & d'en être humilié. Cet honête Quaker apprend à BELTON, la cause de l'intérêt qu'il prend à lui & des motifs d'union qui l'engagent avec son

**Père.** Deux de ses Vaisseaux avoient péri presque au Port: Un Créancier inquiet alloit le mettre dans le cas d'une faillite indispensable, lorsqu'il reçut un billet par lequel on lui demandoit en grace d'accepter cinquante mille écus, pour faire face à ses arrangemens, en ajoutant que si la fortune un jour lui devenoit plus favorable, on les reclameroit; mais qu'en attendant ce même billet étoit la quitance de cette somme. Un trait de bienfaisance & de générosité si singulier étoit du Père de BELTON; ainsi MOWBRAI lui fait voir, qu'il ne fait que s'aquiter par l'himen de sa fille. BELTON est embarrassé; il convient que cet himen est le seul moyen de le remettre en grace avec son Père. Le Quaker, en finissant la Scène, a occasion de lui faire encore la guerre sur ses habitudes de civilité. Il se plaint que depuis trois jours qu'il vit dans la famille, il ne se soit pas formé & qu'il soit encore *Poli*.

MOWBRAI s'informe quelle est cette jeune Indienne, qui acompagne BELTON. Celui-ci expose en peu de mots ce qu'elle a fait pour lui. MOWBRAI comence à s'intéresser pour BETTI.

Cette fille tendre & ingénue cherche son

## 88 JOURNAL HELVETIQUE

ami BELTON; elle succède au bon Quaker, sur la Scène. Elle se plaint de ce que tout le monde l'environe sans cesse, & des questions dont on l'acable & qu'elle ne conçoit pas. La tristesse qu'elle reproche à BELTON, donne lieu à celui-ci de commencer à l'instruire des mœurs & des usages des Nations, qu'on appelle policées. BETTI a de la peine à prendre quelque idée de la richesse & de la pauvreté. Elle est fort étonnée que ce soit la possession de l'or, qui procure l'une, & sa privation qui soit l'indigence. Elle se rassure en imaginant, que puisque l'or est nécessaire au bonheur dans le Pays de BELTON, & qu'il n'en a pas, ceux de ses compatriotes qui en ont, lui en donneront & qu'ils ne voudront pas voir un de leurs Frères malheureux. BELTON cherche à lui faire comprendre, que l'on ne veut dans la Société que ceux qui peuvent y être utiles. La jeune Sauvage trouve cela fort raisonnable; & come elle imagine qu'on n'est utile que par le travail, & qu'en travaillant on est à l'abri de la pauvreté, puisqu'on se procure le nécessaire, elle ne peut revenir de la surprise que lui cause un genre de pauvreté dont elle n'a pas d'idée. C'est, dit BELTON, de manquer des



choses d'agrément. Elle veut savoir comment on fait pour avoir de l'or.

## B E L T O N.

L'un le tient du hazard, & tel autre d'un Père;  
Du crime trop souvent il devient le salaire.  
Mais la vertu par fois a produit. . .

## B E T T I.

Que dis tu ?

Avec de l'or ici vous payez la vertu !

Elle veut retourner dans ses bois, lorsqu'on lui dit que ceux qui manquent d'or servent ceux qui le possèdent. Ce qui l'indigne & l'étonne plus que tout le reste, c'est qu'on laisse cet or entre les mains des méchants, à cause de l'usage pernicieux qu'ils peuvent en faire. Elle revient à l'idée d'utilité à la Société; elle demande si la terre est fertile dans ce Pays. En ce cas, ce que les habitans auroient de trop; il n'y auroit qu'à le leur demander, elle croit qu'ils le doneroient sur le champ. Elle se promettoit de bien travailler; mais BELTON l'instruit que dans ces climats, on épargne ces sortes de travaux à son Sexe. Elle apprend avec joie

que l'usage les permet aux homes ; & s'approchant de BELTON avec transport.

BELTON embrasse moi.

B E L T O N .

Quoi donc ?

B E T T I .

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON est forcé d'avouer avec douleur, qu'ils ne pourroient prendre le parti du travail, fans s'exposer l'un & l'autre au mépris.

MYLFORD vient trouver son ami BELTON, pour lui apprendre qu'il a vû ARABELLE; la jeune BETTI lui demande d'abord,

Aimes tu BELTON ?

M Y L F O R D .

Oui.

B E T T I .

Bon, il vient de me dire  
Qu'il n'a point d'or. . . .

BELTON est humilié de cet aveu ingénu. MYLFORD fait à son ami des reproches généreux. BETTI, qui s'aperçoit qu'elle a fâché BELTON lui dit :

Mais il t'offre son or, que ne le reçois tu ?

A M Y L F O R D.

Nous ne prendrons pas tout.

BELTON veut instruire la jeune Sauvage & lui faire comprendre que son Ami ne pourroit donner de son or, sans se faire tort à lui même, & qu'en acceptant de tels offres de l'amitié, souvent on s'en rend indigne & qu'on s'expose au dédain. BETTI ne peut entendre tout cela. Une autre circonstance vient encore l'étonner. MYLFORD veut parler à BELTON en particulier. BETTI ne conçoit pas que son Ami BELTON puisse avoir des secrets qu'elle doit ignorer; cependant sur un signe de BELTON elle se retire, mais en marquant du dépit. Pendant son absence, MYLFORD informe BELTON qu'ARABELLE consent à l'himen projeté. BELTON confie à son ami son amour pour BETTI; ce qu'il doit à cette tendre & malheureuse Fille. MYLFORD cherche en vain à calmer ses remords par l'idée du bien qu'il

peut procurer à BETTI par ce mariage ; la présence de celle-ci, qui rentre, les renouvelle avec violence.

(BETTI demande avec chagrin à BELTON s'il a encore quelques secrets à lui cacher. MYLFORD aperçoit son Oncle MOWBRAI ; BETTI gémit de ce que dans ce Pays on ne peut jouir en liberté de la présence de ce qu'on aime.

Ne faut-il pas (dit elle à BELTON) sortir encore pour celui-là ? Moi, j'aime ce Vieillard, je reste.

MOWBRAI apporte à BELTON la nouvelle de l'aveu de sa Fille, & que le Contract est tout prêt. BETTI est si ingénue qu'elle en remercie le Vieillard, ne comprenant pas de quoi il s'agit, & n'ayant en vue que le bien qu'il paroît qu'on veut faire à son Amant. Elle est quelque tems à entendre parler de ce mariage, sans le soupçonner ; mais dès que MOWBRAI, répondant à ses questions, lui dit positivement, que dès ce même jour sa fille va devenir la femme de BELTON, cette intéressante victime de la tendresse donne l'essor à ses reproches & à sa douleur. Elle est éfrayée de voir trahir l'amour le plus tendre. Elle a entendu dire, qu'il y a des Loix, qui punissent les crimes ; elle les invoque ; le bon Qua-

ker est étoné, atendri ; il offre son apui ;  
 mais ces Loix, que reclame BETTI ne  
 peuvent la servir. Elle en est indignée ;  
 avec quelle douleur elle regrette son cli-  
 mat naturel. Elle demande avec l'élo-  
 quence du cœur, quel est donc le gage,  
 l'apui de la fidélité ?

M O W B R A I.

Des témoins sûrs garans de l'honneur.

B E T T I, *vivement.*

Oh ! j'en ai . . .

M O W B R A I.

Quels sont-ils ?

B E T T I.

Moi, le Ciel, & son cœur.

M O W B R A I.

Si par une promesse auguste & solennelle . . . !

B E T T I.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

W O W B R A I.

A - t-il par un écrit ? . . .

O Ciel ! qu'ai-je entendu !

( à B E L T O N . ) •

Qui ! tu peux demander un écrit ! l'oses tu ?  
 Un écrit ! Oui , j'en ai .. les horreurs du naufrage ,  
 Mes soins , dans un climat que tu nommes Sauvage ,  
 Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus !  
 Voilà mes titres Viens , puisqu'ils sont méconnus  
 Dans le fond des forêts , Barbare viens les lire  
 Partout à chaque pas l'amour fut les écrire ,  
 Du sommet des rochers , dans nos antres déserts  
 Sur le bord du rivage & sur le bord des mers.  
 Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie ,  
 Qu'un tigre , ou que la faim t'auroit bientôt ravie ;  
 Mes travaux , mes périls t'ont sauvé chaque jour.  
 Entre mon Père & lui partageant mon amour. . .  
 Mon Père ! . . . Ah je l'entens à son heure dernière,  
 Du moment où nos mains lui fermoient la paupière,  
 Nous dire : Mes Enfants , aimez vous à jamais :  
 Je t'entens lui répondre ! Oui je te le promets..

( se tournant vers le Quaker. )

Tu t'attendris. . . .

BELTON à part , s'attendrit jusques aux larmes. Le Quaker lui dit :

De la trahir ferois-tu bien capable ?

BETTI continue dans sa douleur a reprocher à son Amant de l'avoir arrachée à sa Patrie. Elle lui demande au moins de la renvoyer sur la tombe de son Père & finit ainsi :

Toi , cruel, vis ici parmi des malheureux ;  
Ils te ressemblent tous , s'ils te souffrent chez eux.

BELTON prononce tendrement le nom de BETTI. Ce nom , qu'elle a reçu de lui, donne lieu à de nouveaux reproches. C'est MOWBRAI lui même qui seconde les efforts de BETTI sur le cœur de son Amant. Il n'y résiste plus , il tombe à ses genoux ; il est bientôt pardonné. Le Quaker , touché de ce spectacle , invite ces jeunes gens à s'aimer & à ne se séparer jamais. Il appelle pour faire venir le Notaire. BETTI demande quel est cet homme là. Le Notaire a dressé un Contrat pour le mariage d'ANABELLE avec BELTON ; MOWBRAI fait effacer le Nom de sa Fille pour mettre celui de BETTI. Le Notaire dit qu'il faut assurer une dot à la future MOWBRAI  
*au Notaire*

Allons , mets : Ses vertus :

LE NOTAIRE *laissant tomber la plume.*

Bon ! tu railles , je crois !

MOWBRAI *répète*

Ses vertus.

L E N O T A I R E .

Allons donc ! Tu te moques de moi ;  
Qui jamais auroit vu.

MOWBRAI *avec impatience.*

Mets ses vertus te dis-je ?

L E N O T A I R E .

Tout de bon ! Par ma foi ceci tient du prodige ?  
N'ajoute-t-on plus rien ?

M O W B R A I .

Est-il rien au dessus ? . . .  
Ajoute , si tu veux , cinquante mille écus.

L E N O T A I R E .

Cinquante mille écus , si tu veux ; l'accessoire  
Vaut bien le principal autant que je puis croire.

BELTON



BELTON à BETTI.

Il nous comble de biens ! Ah, courons dans ses bras.

B E T T I.

Ah ! sur tout, bon Vieillard, ne nous méprise pas.

M O W B R A I.

Que dit-elle ? . . .

B E T T I.

Ah ! je fais que chez vous on méprise  
Quiconque en recevant des dons. . .

M O W B R A I.

Autre sottise,

Où prend elle cela ? Seroit-ce toi BELTON,  
Qui peux la prévenir de cette illusion ?  
De rougir des bienfaits ton ame à la foiblesse ?  
Puis qu'avec le malheur tu confonds la bassesse,  
Je dois te rassurer ; je ne te donne rien ;  
La somme est à ton Père & je te rends ton bien.

BETTI, requise de signer, ne fait point  
écrire ; son Amant lui conduit la main.  
Elle dit ensuite à BELTON :

Eh bien ! c'est donc fini ? Que cela veut-il dire ?

B E L T O N .

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souffrir :

Vous m'assurez l'objet qui m'avoit sù charmer.

B E T T I .

Quoi ! Sans cet home noir je n'aurois pû t'aimer ?

*au Notaire*

Done moi cet écrit

L E N O T A I R E .

Il n'est pas nécessaire

Cet écrit doit toujours rester chez le Notaire.

D'ailleurs que feriez vous de. . . .

B E T T I .

Ce que j'en ferois ?

S'il cessoit de m'aimer je le lui montrerois.

L E N O T A I R E .

Peste le beau secret qu'a trouvé là Madame !

MOWBRAI termine la Pièce, en se chargeant de faire tout approuver au Père de BELTON. BETTI, selon lui, en est l'excuse : Il est assuré qu'en revoyant son Fils, il oubliera tout, & que le consoler c'est se justifier.



## E P I T R E

A - M E R C U R E .

**A** VOUS , Seigneur MERCURE , à vous ;  
 Bon jour , beau Méffager à la verge dorée ;  
 Bon jour , le plus fubtil des céleſtes Filoux ;  
 Bon jour , fin Difcoursur au langage fi doux ,  
     Dont la politeſſe admirée ,  
 Engagea les humains à fortir de leurs trous ,  
 Où feuls au fond des bois ils vivoient en hiboux .  
 Eh bien ! Courier ailé , qui tout d'une haleinée ,  
 Laiſſant d'Aſtres nombreux la voute illuminée ,  
 Volez juſqu'aux manoirs ou CERBERE en couroux  
 Epouvante des morts la troupe infortunée ,  
     Quelle nouvelle apprendrons nous  
     Pendant le cours de cette année ?  
 MINOS , RHADAMANTE , EACUS ,  
 Font-ils toujours horrible mine  
     Aux Manes là bas deſcendus ?  
 Du Tyran des Enfers va coment la cuiſine ?  
 Cet Epoux miſantrope , au teint de ramoneur ,  
     Vit-il bien avec PROSERPINE ?  
 Quelque PIRITHOÛS , à l'eſprit ſuborneur ,  
 A-t-il encore voulu ſur ſa tête divine

Planter la comunc racine ?

Et là haut, dans les Cieux, que fait-on? Que dit-on?

Vôtre Papa JUPIN & Madame JUNON

Font-ils à la fin bon ménage ?

Car quand il tone dans ces lieux ,

Le Peuple superstitieux ,

Qui s'éfraie au premier nuage ,

S'imagine que ce font eux

Qui font en chamaillant ce terrible tapage.

Et MARS , ce garçon vigoureux ,

En dépit du Dieu qui clopine ,

Cajole-t-il toujours CYPRINE ?

A propos , dans les champs plantés des mains des

Dieux ,

La douce récolte d'Autonne

L'an dernier a-t-elle été bone ?

A-t-on bien vendangé du Nectar dans les Cieux ?

Pour nous , qu'en ces tristes contrées ,

A de cruels revers le fort a condannés ,

Tous nos côteaux ont été ruinés.

Des Eaux toujours immoderées

Ont en tombant des airs fait couler nos raisins ,

Et de nos vignerons chagrins

Les troupes pâles , égarées

Dans leurs paniers n'ont ramassé

Que des grapes au loin , rarement parfemées

Courtes , claires , & mal formées.

C'est ainsi qu'ils ont vu leur soïn récompensé.

A ce fatal malheur plus d'un Peuple est sensible  
 Mais surtout ceux de nos Cantons ,  
 A qui le Ciel dona des goziers si profonds ,  
 Dont la soif est inextinguible.

Ces bones gens frapés de ce désastre horrible ,  
 Ne trouvent à leurs maux aucun soulagement ,  
 Ah ! cesse , disent-ils , au fort de leur tourment ,  
 Cesse , brillant Soleil , de luire sur nos Côtes ;  
 Il n'est pour nous plus d'espoir de guérir  
 Et si le Ciel fâché veut nous rendre *hydropotes* ,  
 Il nous vaudroit autant mourir.

Cependant , dites moi , noble progéniture  
 De l'aimable fille d'ATLAS ,  
 Le SOLEIL & BACCHUS , Dieux à bone aventure ,  
 Cachés en quelque coin prenoient-ils leurs ébats ?  
 Le premier de CLIMÈNE étoit-il dans les bras ?  
 Et le gros Fils à rouge trogne ,

N'avoit-il pas aussi quelque tendre embaras ?  
 Car par quel accident , & pour quelle besogne ,  
 Du soin de nos côteaux n'ont-ils fait aucun cas ?

Mais , galant Messager , ma Muse y pense-t-elle  
 De demander que des divins états

Vous me contiez mainte nouvelle ,

Come si je ne favois pas

Que donant à la Prusse & soins & vigilance ,  
 Vous exercez ici vôtre céleste emploi ?

Ah ! Souverain de l'Eloquence ,

Que pour y faire résidence

Vous prenez un bon tems ! Nous vivons sous un

Roi

Qui dès sa tendre adolescence ,

Joignit à mille autres vertus

Le sage amour de la Science :

Et , si ce n'étoit pas termes trop rebatus ,

Je dirois qu'il rassemble ALEXANDRE & TITUS.

Car ce n'est point assez , qu'ingénu , véritable ,

Charmé de ses faits éclatans

Sans m'aller enfoncer dans l'Histoire & la Fable

Je dise FREDERIC de tous les Conquérens

Est le modèle inimitable.

Mais , divin Messager des Dieux ,

Inventeur de la Lyre , aprenez nous l'usage

De ses acords mélodieux ,

Et come on adoucit l'instrument gracieux

Qui du Gardien d'Io , sous un épais feuillage ,

Par ses tons ravissans endormit tous les yeux.

Que les Arts de vôtre présence

Ressentent les puissans attraits !

Mais vous comblez nôtre espérance ,

Oui , nous reconnoissons vos traits.

Avec combien de diligence

Des lieux toujours brulans , & des lieux toujours

Froids ,

Vous nous apportez des nouvelles

Intéressantes & fidèles !

Dans tous les bouts du monde on croit être à la fois

Par vous nous favons tout, grace à vos soins adroits  
 Au vrai seul vous prêtez le secours de vos ailes.

Combien dans vos extraits on voit d'ordre & de  
 choix !

Que de bon sens ! Que de justesse !

Quel vernis de délicatesse !

Vous nous dévelopez les tems & les endroits

Les plus embrouillés dans l'Histoire ,

Et dans quelques feuillets , utilement remplis ,

De gros volumes font compris ,

Dont s'en s'embarasser vainement la mémoire ,

On peut facilement retenir le précis.

La Médecine & la Philosophie ,

La prévoïante Astronomie ,

Ces arts audacieux , qui cherchent les replis

Qu'entrelasse en son sein la Nature infinie ,

Y viennent sous nos yeux étaler leurs secrets ,

Et THÉMIS , des méchans capitale ennemie ,

Y dépose de saints Arrêts.

Enfin , pour délasser l'esprit qui s'étudie ]

A des Traités savans & sérieux ,

MELPOMÈNE y paroît ; sur ses pas vient THALIE ,

Au ris feint & malicieux.

La Muse qui préside à la noble harmonie ,

Animant ses aimables Sœurs ,

De son pathétique génie

Y répand aussi les douceurs.

Ainsi par un talent, qu'en tous lieux on admire ,  
**MERCURE**, en nous plaissant, vous savez nous instruire ;

Ainsi vous réchaufez Pardeur des nourrissons ,  
 Que les neuf doctes Sœurs sur le Parnasse élèvent,  
 Pour avoir vôtre aveu, tous nos Cignes achèvent  
 De polir avec soin leurs diverses chansons ,  
 Que les Nymphes du Pinde, à leurs voix attentives,  
 Font redire aux échos de nos charmantes rives.  
 Tous les Arts cultivés font un pareil progrès ;  
 Si vous continuez vos agréables peines ,  
 Dont on voit chaque jour s'étendre le succès,  
 De toutes nos Cités vous ferez des Athènes.

## E N V O I

**F**ILS de MAYA, recevez vous les vers  
 Qu'un des suivans d'APOLLON vous envoie ?  
 Triste dedans un coin de l'univers  
 Il vit tapi, dont n'a beaucoup de joie ;  
 C'est bien raison, a-t-il dit qu'une fois  
 Il sache au moins prouver reconnoissance ;  
 Puis qu'attentif à soulager le poids  
 De ses ennuis, gentiment tous les mois,  
 A ce reclus procurez allégeance.





## L O T E R I E S.

**L'**ON trouvera chez le Sr. Jean Louis GIBOT, Négociant à Genève, Receveur Général des Loteries Impériales, Royales & Electorales &c. des Billets de la 14<sup>me</sup> Loterie d'Hanover, distribuée en six Classes. La mise de la 1<sup>ere</sup> Classe est une demi Pistole ou L. 12 de France; dans la 2<sup>de</sup> Classe L. 12 dans la 3<sup>me</sup> L. 12 dans la 4<sup>me</sup> L. 12 dans la 5<sup>me</sup> L. 24 dans la 6<sup>me</sup> & dernière L. 24 faisant en tout L. 96 de France pour les six Classes. Cette Loterie est dans le goût des Loteries Angloises; le plus malheureux est assuré d'avoir une pistole & risque de gagner des Lots considerables come on le verra par le Plan ci après. Elle se tirera au terme indiqué par le Plan.

L'on trouvera aussi chés le dit J. L. GIBOT, jusqu'au 10 Août prochain, des Billes de la 26<sup>me</sup> Loterie de Ravenstein, fort avantageuse & distribuée en 4 Classes; la mise de la 1<sup>ere</sup> Classe est de 16 batz, de la 2<sup>de</sup> 32 batz, de la 3<sup>me</sup> 64 batz, de la 4<sup>me</sup> & dernière Classe 88 batz, le tout monnaie de Berne, l'Ecu neuf à L. 4 Item des Billets de la 45<sup>me</sup> Loterie de Gemen

en 5 Classes ; la mise de la 1ere Classe 8 batz de la 2de 16 batz de la 3me 32 batz de la 4me 56 batz de la 5me & dernière Classe 80 batz aussi l'Ecu neuf à L 4. On prie ceux qui voudront prendre part à ces Loteries d'affranchir l'argent & les Lettres il peuvent compter d'être servi par le retour du Courier, les Plans se livrent gratis.

### LOTÉRIE D'HANOVER.

#### Prémière Classe, à demi Pistole.

Lots.	Pistoles	
1 de	100	
1	75	
1	50	
1	25	
1	20	
2	15	30
3	10	30
5	6	30
10	5	50
15	4	60
40	3	120
80	2	160
140 & demi	1	210
700	1	700
1000 font		1660

#### Seconde Classe, à demi Pistole.

Lots.	Pistoles	
1 de	150	
1	100	
1	75	
1	50	
1	25	
2	20	40
3	15	45
5	10	50
10	6	60
15	5	75
40	4	160
80	3	240
140	2	280
700 & demi		1050
1000 font		2400

J U I L L È T 1764. 107

Troisième Classe ,  
à demi Pistole.

Lots.		Pistoles	
1	de	200	
1		150	
1		100	
1		75	
1		50	
2	25	50	
3	20	60	
5	15	75	
10	10	100	
15	6	90	
40	5	200	
80	4	320	
140	3	420	
700	2	1400	
<hr/>		<hr/>	
1000	font	3290	

Quatrième Classe ,  
à demi Pistole.

Lots.		Pistoles	
1	de	250	
1		200	
1		150	
1		100	
1		75	
2	50	100	
3	25	75	
5	20	100	
10	15	150	
15	10	150	
40	6	240	
80	5	400	
140	4	560	
700	3	2100	
<hr/>		<hr/>	
1000	font	4650	

Cinquième Classe,  
à 1 Pistole.

Lots.	Pistoles
1	de 300
1	250
1	200
1	150
1	100
2	75 150
3	50 150
5	30 150
10	20 200
15	10 150
40	6 240
80	5 400
140	4 560
700	3 2100
<hr/>	
1000	font 5100

Sixième Classe  
à 1 Pistole.

Lots.	Pistoles
1	de 3000
1	2000
1	1000
2	500 1000
5	200 1000
10	100 1000
20	50 1000
60	20 1200
100	10 1000
200	5 1000
300	4 1200
500	3 1500
1800	2 3600
7000	1 7000
<hr/>	
10000	font 26500

## B A L A N C E

## Recette.

## Déboursé.

Billets.	Pistoles.
15000 de la 1. Classe	à demi Pistole 7500
14000 de la 2. à demi	7000
13000 de la 3. à demi	6500
12000 de la 4. à demi	6000
11000 de la 5. à 1.	11000
10000 de la 6. à 1.	10000
15000	Somme 48000

Lots	Pistoles.
1000 pour la 1 Cl.	1660
1000 pour la 2.	2400
1000 pour la 3	3290
1000 pour la 4	4650
1000 pour la 5	5100
10000 pour la 6	26500
Pour le Public & les fraix 4400	
<hr/>	
15000	Somme 48000



## A V I S.

**N**ous anonçames le mois dernier une nouvelle Edition à Yverdon de l'Ouvrage intitulé *Instruction pour les jeunes Dames qui entrent dans le Monde & se marient; leurs devoirs dans cet état & envers leurs Enfans, pour servir de suite au Magasin des Adolescesntes*, par Mad. LE PRINCE DE BEAUMONT in 12. 4 Vol. Cet Ouvrage est pret à sortir de la Presse. L'on en trouvera chez les principaux Libraires de Suisse, demême que chez l'Editeur de la Feuille d'Avis de Neuchâtel, au prix modique de L F: 10 s. valeur de Berne.

**S**UIVANT les espérances que nous avoit données l'Auteur des *Lettres Cosmologiques sur la structure de l'Univers*, nous comptions qu'elles continueroient régulièrement chaque mois. Nous croyons devoir informer le Public que nous n'en avons point reçu depuis celles qui parurent dans nôtre Journal de Février dernier. Nous ne savons à quoi attribuer ce retard, & l'anonyme qu'a gardé l'Auteur nous a mis

dans l'impossibilité de nous en informer. Nous verrions cependant avec plaisir qu'il nous fit savoir, s'il est dans l'intention de les continuer ou non.

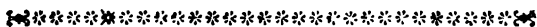


**O**n a indiqué le mot **PIRRHONISME** pour expliquer le Logogriphe du mois dernier, & à cette occasion nous avons reçu les Vers suivans :

*A L'AUTEUR du Logogriphe inseré dans le Journal du mois de Juin 1764.*

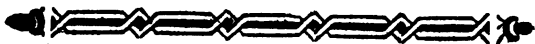
**D**É même que le Fanatisme,  
 Je déteste le **PIRRHONISME** ;  
 A mon sens & dans un seul mot  
 L'home qui doute n'est qu'un sot,  
 Si lors qu'il a lû l'Évangile  
 Il ne voit un moyen facile,  
 De se délivrer de l'erreur,  
 Et d'obtenir un vrai bonheur.  
 St. Luc, dans le Chapitre onzième,  
 Du verset neuf jusqu'au treizième,  
 Ne laisse rien à desirer,  
 De ce qu'il faut pour s'éclairer.  
 Un home peut, par ignorance,

Se trouver dans la négligence ,  
 Et vivre sans Religion :  
 C'est un grand mal qui perce l'ame ,  
 Mais il est moins digne de blame  
 Qu'il ne l'est de compassion.  
 Mais dès qu'il doute , il est coupable  
 S'il ne prend peine à s'éclaircir ,  
 Puisque la chose est si faisable ,  
 Qu'il est certain de réussir.



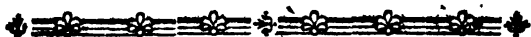
## E N I G M E.

**P** A R M I les Courtisans j'ai la première place :  
 J'aproche de fort près la personne du Roi  
 Bientôt une Rivale , aussi belle que moi ,  
 Dans ce lieu plein d'honneur me succède & m'en  
 chasse.  
 Ma beauté , ma faveur ne durent pas long-tems ;  
 Mais je deviens bientôt encore plus charmante.  
 Come il n'est point sans moi de parure éclatante ,  
 Quand on n'a que moi seule , on est sans ornemens.



## L O G O G R I P H E.

**T** R O I S voyelles, Lecteur, te présentent mon  
 nom ;  
 Et je te fais de quoi l'écrire sans crayon.



## T A B L E.

<b>L</b> ETTRE aux Editeurs sur l'explication de ces paroles de ST. PAUL : Recherchez la vérité. Desirez avec ardeur les dons spirituels , mais sur tout celui de prophétiser.	3
<i>Les Spéculations du Philosophe.</i>	13
<i>Examen de la Profession de Foi du Vicairé Savoyard.</i>	17
<i>Réflexions sur cette Question proposée dans le Journal de Mai : L'amour de la gloire, le desir extrême de faire parler de soi produit-il plus de bien que de mal &amp;c.</i>	34
<i>Sur les Systèmes.</i>	43
<i>Préférence donté à l'Esprit sur la Beauté.</i>	53
<i>Lettres de Julie à Camille.</i>	61
<i>Aux Editeurs à l'ocasion d'une Lettre à M. l'Evêque d'Alois.</i>	75
<i>Extrait de la jeune Indienne. Comédie nouvelle.</i>	83
<i>Epitre à Mercure.</i>	99
<i>Loteries.</i>	105
<i>Avis.</i>	109
<i>Vers à l'Auteur du Logogriphe du mois dernier.</i>	110
<i>Enigme &amp; Logogriphe.</i>	111 111